Nos 15-16—17-18 Août Septembre 1906. 10e Année Le Numéro : 50 cent.

Connais-toi toi-même !  Travaille ! Aime ! Espère !

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la Loi.

REVUE DU Spiritualisme Moderne

Sciences psychiques
Philosophie
Progrès social

Sommaire :

Rédaction et Administration : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS (VIIe)
Adresser toute la Correspondance à M. A.-M. BEAUDELOT.

ABONNEMENTS : France et Étranger : 5 francs

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste de France et de l'Étranger.

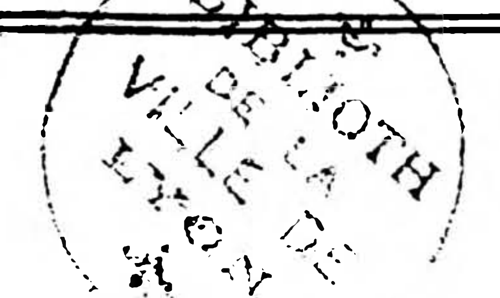
Dépôt à PARIS : Librairie DORBON Ainé, 53ter, Quai des Grands-Augustins. — PARIS
— LEIPZIG : G. FICKER, 12, Crusiusstr. — LEIPZIG.

N° 15-16—17-18 Aout-Septembre 1906 10e ANNÉE Le Numéro : 50 centimes



Connais-toi toi-même !  Travaille ! Aime ! Espère !

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la loi.



REVUE
DU
SPIRITUALISME MODERNE

Sciences psychiques. — Philosophie. — Progrès social

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS
Adresser toute la correspondance a M. A.-M. BEAUDELOT.
Abonnements : France et Etranger : 5 fr.
NOTA. — On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

SOMMAIRE :

Le directeur de la *Revue du Spiritualisme Moderne* recevra avec plaisir les personnes qui désirent le rencontrer le **deuxième dimanche de chaque mois**, de 4 à 5 heures, 36, rue du Bac, Paris.

Nous rappelons à nos Lecteurs qu'ils peuvent s'abonner *sans frais* à la *Revue du Spiritualisme Moderne*, dans tous les Bureaux de Poste de France et de l'Etranger.

L'abonnement part du 1er de chaque mois.

Nous envoyons des numéros de spécimens aux personnes qui en font la demande.

La Religion Universelle

I.

LES DIEUX S'EN VONT.

Le rêve religieux le plus grand, le plus sublime que nous puissions avoir sur la terre, est sans contredit, celui d'une religion universelle.

Trois conceptions nous sont nécessaires en Religion : Celle de Dieu : L'amour; celle de nos devoirs : La Charité; celle de nos droits : La Justice; nous en pourrions ajouter une quatrième : celle de notre Conscience : la Liberté. Tout le reste est superflu.

N'est-ce point douloureux, de voir tant de religions diverses ; et de savoir qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'un homme ! Un Dieu à adorer, un homme à aimer !

N'est-ce pas douloureux de voir au lieu d'une religion d'amour, unique, universelle, pure, raisonnable, lumineuse, aimante, une multitude de petites religions, fabriquées et exploitées par des hommes, et qui se déchirent toutes entre elles pour se supplanter ou s'anéantir.

N'est-ce pas douloureux de voir ce qu'il y a de plus pur et de meilleur : Dieu, devenir, dans la pensée humaine ce qu'il y a de plus ténébreux; dans l'ordre social, ce qu'il y a de plus oublié; dans l'ordre religieux, ce qu'il y a de plus méchant!

N'est-ce pas douloureux de voir la morale divine, : la Charité transformée en une morale épouvantable : l'égoïsme et l'intérêt;

la vérité en mensonge; le devoir en folie; la conscienc en danger; la liberté en asservissement; l'homme en bête et Dieu en Sata ı !

N'est-ce pas douloureux, faute d'une Religion meilleure, de voir l'idée religieuse, le besoin religieux disparaître parmi les hommes; le vide se faire autour de Dieu; les déserts de l'âme s'agrandir; le cœur se fermer; la justice se corrompre; la conscience s'endormir; la liberté abdiquer, et la terre, à moitié pourrie dans son âme, s'effriter comme une ruine, attendant qu'un coup de vent la renverse ou la relève, l'éteigne ou la rallume, la tue ou la vivifie.

Ah! voilà certes, le plus grand doute, la plus grande douleur de notre temps; ne pas savoir si les religions vont revivre ou mourir ?

Ne pas savoir si nous quitterons bientôt les pentes qui conduisent vers la mort, pour remonter la route de lumière qui mène vers la vie ? — Ne pas savoir qui sera le démolisseur et le rebâtisseur? — Ne pas savoir quel siècle emportera dans sa tempête le haillon religieux... et quel autre siècle nous apportera dans son rayon la robe d'or de la religion universelle de l'Amour?

Ne pas savoir si à l'heure de l'effondrement, nous ne trouverons pas écrasés sous ses ruines, ou debout, survivants de la mort, assistant à la résurrection religieuse; tendant nos bras vers le Ciel pour le remercier, les abaissant vers la terre pour la bénir, en enveloppant les hommes pour les aimer.

Ah ! que ces jours sont tristes, et cependant qu'ils sont glorieux! Comme on sent bien que tout se décompose; mais comme on sent bien aussi que tout fermente dans cette masse de douleur et de mort qui nous écrase; comme on sent bien qu'un soleil se va coucher et qu'un autre va se lever plus pur et plus radieux! Mais quelle nuit allons-nous traverser? Quelles obscurités allons-nous supporter? Quelle sera la longueur ou la brièveté de cette nuit? — Que de mystères qui effraient! Que d'es pérances qui rassurent!

Hélas! Seigneur, Sommes-nous comme tous les prophètes! Voyons-nous près ce qui est loin? Nous avons la vision de la vérité; nous n'avons point celle de la distance, tu nous fais voguer dans le flot de ton éternité! Tu nous montres le soleil de ta lumière à travers les siècles, comme si les siècles étaient des jours.

Nous voyons l'étoile lointaine, et plus la nuit est obscure, plus sa clarté est ardente, nous la contenons dans le globe de notre regard: elle est là.

Notre pensée s'élance, une seconde nous suffit pour l'atteindre; et cependant où est-elle? Par delà des milliers de lieues, comme l'amour est peut-être, ô Seigneur! par delà des milliers de siècles.

Oui, il y a des jours où on est triste, où on se décourage, où on voudrait mourir, où on voudrait être mort!

Il est des jours, où on serait prêt à revenir dans les sentiers de son enfance, de boire à nouveau à cette coupe d'or des chimères religieuses, qui enivre comme celle de la vérité. Il est des jours où l'on se dit : — A quoi bon travailler pour un avenir que je ne verrai jamais? A quoi bon user mon âme et ma vie dans des luttes au-dessus de mes forces, pour préparer des temps que je ne puis qu'entrevoir..... Pourquoi ne pas me coucher sur le bord du chemin, attendre et mourir ?

Je vois le rayon, mais vais-je pousser le soleil avec mes doigts de vieillard ou d'enfant? Je me sens dans la nuit, mais vais-je dissiper ses ténèbres de ma volonté, de ma foi ou du souffle de mon rêve? Je vois l'aiguille qui marche sur le cadran de l'avenir, mais Dieu me défend d'y toucher!

Vais-je me borner à compter les minutes ? A écouter sonner les heures? A assister au défilé des siècles au fond d'une espérance peut-être imaginaire; jusqu'à ce qu'il plaise à l'Eternel, dans mille ou deux mille années, — alors que je ne serai plus, — de remuer un peu la terre d'un souffle d'amour, et d'en refleurir une portion, loi immuable, pour en laisser retomber une autre dans l'abandon et dans la mort.

Pensées tristes qui dévastent l'âme... immenses douleurs du présent, plus immenses encore incertitudes de l'Avenir! Tous nous vous connaissons, à tous vous nous avez serré le cœur jusqu'aux larmes, jusqu'au sang.

Tristesse des découragés, que de mal n'avez-vous pas produit sur la terre? « Ah! les dieux s'en vont! » disaient les anciens romains, et ils regardaient à travers le ciel, — et ils voyaient des ombres qui montaient et ils étaient tristes.

Pour nous aussi, les dieux s'en vont; les dieux de notre enfance, les dieux de notre jeunesse... Les Dieux qu'ont adoré nos pères et nos mères... Ces dieux que nous suivions de nos jeunes rêves, de nos naïves admirations... Les dieux qui nous venaient du passé, tous auréolés de la durée, de la majesté, de la lumière des siècles...

Il s'en va le grand vieillard qui s'endormait sur les nuées des cieux; qui flottait sur les eaux... qui jetait le soleil à travers le

ciel comme un flambeau; qui se faisait une couronne d'étoiles...; qui criait au jour: Viens! et le jour était; qui disait à la nuit: Viens! et la nuit venait; Qui disait à la mer: arrête-toi! et la mer s'arrêtait; au vent souffle! et le vent soufflait; à l'orage, mugis! et l'orage mugissait; à la fleur: fleuris! et la fleur fleurissait.....

Il est parti le beau vieillard, — qui prenait un peu de boue dans ses doigts et qui en faisait un homme. — Puis, qui soufflait sur cet homme et qui en faisait une âme.

Il est parti le vieillard sévère... qui se repentait d'avoir fait l'homme, parce qu'un homme lui avait désobéi, — et qui maudissait la terre, parce qu'il avait maudit un de ses enfants.

Il est parti le Dieu des armées... Il est resté le Dieu des Amours.

Il est parti le corps de Dieu et une voix a crié du haut du ciel: *Dieu est Esprit et Vérité.*

Il est parti le juge cruel qui jetait à l'enfer la multitude de ses enfants.

Mais il est parti aussi le bon Dieu... celui qui faisait miséricorde jusqu'à mille générations.

Il est parti aussi le grand Dieu qui avait créé le ciel et la terre, qui portait les univers dans sa main comme des grains de sable. Ses œuvres ne racontent plus sa gloire parmi les hommes. Les hommes se sont dit: Il n'y a plus de Dieu.

Il est parti aussi le Jésus, fils de Dieu, fils unique de Dieu; emporté par le vol immense de la fraternité universelle.

Il est parti le doux Jésus, si bon, si simple, si indulgent, si humble, si fraternel; emporté par les superstitions des hommes, par la divinité même que les hommes lui avaient donnée.

Elle est partie la douce vierge, qui fût sa mère. — Nous la voyons bien encore sur les autels des Eglises, dans les grottes de ses apparitions, en robe blanche, un diadème sur sa tête, les bras tendus pour recevoir et pour bénir. Il y a encore des foules qui se portent à ses chapelles; il y a encore des malheureux et des malades qui implorent son secours... mais combien d'autres regardent de loin, sourient, se souviennent en pleurant, se demandent: Est-ce bien vrai? et cherchent ailleurs les raisons de ne pas croire pour se consoler de leur foi perdue, ou une foi nouvelle qu'ils ne peuvent trouver encore.

Elle est partie toute cette légion de saints, qui étaient comme des liens entre l'homme et Dieu, comme de grands frères qui demandaient pour nous ce que nous n'osions demander nous-mêmes; et qui nous ouvraient la porte du Paradis.

Ils sont partis! — Nous en voyons bien encore les statues et les images. — Il en est que les croyants vénèrent encore. — Mais où est-elle cette foi universelle d'autrefois, qui jetait à genoux des masses entières au passage des saints! Qui bâtissait des cathédrales avec de la foi et avec de l'amour, qui soulevait le monde comme le vent soulève un grain de sénevé. Ils sont partis les saints... et où sont ceux qui les remplacent, qui viennent!

Tout disparaît. Tout s'en va... Est-ce le passé qui veut faire place à l'Avenir? — Peut-être.

Où sont-ils tous ces grands dogmes de la foi qui étaient enracinés depuis six mille ans sur le rocher. Est-ce le rocher qui tremble? Est-ce le dogme qui pourrit? — Est-ce le besoin de la foi qui s'éteint? Est-ce l'esprit qui s'éclaire? Est-ce le cœur qui se froidit? Est-ce la conscience qui se révolte?... Est-ce une évolution qui se produit dans l'humanité? C'est tout cela à la fois. C'est le vent qui passe, c'est le soleil qui rayonne, c'est la vie qui attend la mort; c'est la mort qui attend la vie; c'est la chose humaine qui s'écarte pour que passe la chose divine. C'est Dieu qui frappe à la porte d'un siècle nouveau et le siècle qui lui répond: « Attendez, Seigneur, je balaie la place ».

Oui tout s'en va..... et d'un pas égal dans toutes les religions chrétiennes. — Il y a encore une certaine majesté dans ce départ des religions. Elles marchent comme des reines, elles élargissent leurs robes; elles ont encore leurs cours et leurs armées; mais elles s'en vont.

Elles sont impuissantes à dompter les passions des hommes et des peuples. Elles se sont mises à la remorque des événements et des mœurs. Elles ne marchent plus devant, elles suivent.

Elles ont encore des écrivains, des orateurs, des rhéteurs, des théologiens, des philosophes, des apologistes, mais elles n'ont plus de saints. Elles savent encore prier, elles ne savent plus aimer; elles savent encore enseigner; elles ne savent plus pratiquer.

Elles ont encore le livre de Dieu, l'Evangile. Elles l'ouvrent et elles le lisent. Mais elles ne savent plus en tirer l'amour et la vie.

Le Catholicisme s'effondre, le protestantisme avec Lui. — Le dogme tue l'esprit. La loi tue l'amour. L'obéissance tue la liberté! La conscience se met à la porte de

l'âme et lui demande : « Que faut-il que je fasse ? » et l'âme lui répond : « Tais-toi ».

Il n'y a plus accord entre les pensées et les actes. La foi ne produit plus de fruits, la charité ne produit plus d'amour. La religion ne relie plus ni au devoir, ni à la morale, ni à Dieu.

Tous les peuples chrétiens se pourrissent.

Il est entré dans les religions un ferment de décomposition et de mort : L'argent! L'argent détruit tout!

Si vous regardez un homme et son Evangile, vous les trouverez à cent lieues l'un de l'autre. Si vous regardez un peuple et la religion chrétienne qu'il professe, vous ne trouverez ni dans son éducation, ni dans ses tendances, ni dans ses mœurs, ni dans ses actes, la trace de Dieu.

Dieu a passé sur eux comme ces navires qui traversent la mer, le sillage est effacé.

Toutes les religions chrétiennes se jalousent et se supplantent, et aucune ne fait mieux que l'autre.

Aucune n'a assez d'amour ni assez de foi pour arrêter les haines des hommes. La haine dévaste la terre.

Aucune ne saurait dire aujourd'hui à une nation : « Tu n'iras pas plus loin ».

Aucune n'oserait se jeter entre deux peuples entre deux armées, et s'écrier : Dieu le veut! Pardonnez-vous : vous êtes des frères !

Aucune ne saurait trouver un remède à la Pauvreté. Pourquoi ? Parce qu'elles n'ont plus l'amour dans la charité. Parce qu'elles n'ont plus la charité dans leur ceur.

Aucune ne résoudrait le problème de l'inégalité sociale, de la justice, du droit, de la solidarité, de la fraternité... Parce que aucune ne possède la foi, l'amour en l'égalité, en la solidarité, en la fraternité.

Ce sont disputeuses de dogmes, ce ne sont plus des faiseuses de nations.

Elles parlent de faire un royaume de Dieu, elles ne sont pas même capables de faire un royaume de la terre.

Qu'elles meurent, puisqu'elles sont impuissantes !

Il nous faut une religion neuve, une religion nouvelle, une réformation ne nous suffirait plus.

Les réformations émondent l'arbre religieux ; elles le nettoient, elles l'échenillent, mais elles ne le ressuscitent pas ?

Il y a moins d'erreurs après une réformation. Y a-t-il beaucoup plus de vie.

Les parasites envahissent les religions réformées comme les autres. Il faut toujours être à ôter le mauvais... mais le mauvais se remplace-t-il par le bon ?

Voyez la multitude de sectes des religions réformées. L'un prend une branche coupée et l'autre une autre... on plante ; et tout cela pousse à la fois, ce n'est plus un arbre, c'est une forêt.

Ce n'est pas cela qu'il nous faut, ce qu'il nous faut ce ne sont pas des religions : *c'est une religion.*

Une religion qui puisse unir tous les hommes, toutes les âmes, toutes les consciences, tous les cultes, toutes les églises, toutes les croyances, toutes les bonnes volontés.

Ce qu'il nous faut, c'est une religion sans dogmes.

Avec un Dieu seul, et un chemin pour monter vers lui : l'Amour et la Charité.

Que faisons-nous d'un tas de religions à moitié mortes ? Des cadavres qui parlent, qui chantent, qui prient ; mais qui sont incapables d'entrer les âmes vers la vie. Des religions qui sont incapables elles-mêmes de faire ce qu'elles disent et de pratiquer ce q'uelles commandent.

Que faisons-nous d'une multitude de dogmes qui ne servent qu'à animer les esprits les uns contre les autres ; à diviser ou à grouper les consciences, sans qu'aucun puisse dire : « Cela est absolument vrai ».

Que de croyances se sont renversées les unes par dessus les autres — Qu'en reste-t-il ? Une montagne de folies dans un océan de sang.

Rien n'a fait couler plus de sang que les dogmes religieux et rien n'a été moins stable et rien ne s'est multiplié avec une semblable fécondité.

Si les dogmes n'avaient pas existé ; il n'y aurait pas eu une seule guerre religieuse. Il n'y aurait pas eu une goutte de sang versée au nom de Dieu.

Le dogme c'est l'écrasement de la liberté ; et ce n'est pas toujours l'affirmation de la vérité.

Le dogme c'est le fruit de l'orgueil humain monté jusqu'au ciel.

Le dogme, c'est la certitude dans l'incertitude.

Est-ce donc la peine de se martyriser pour ce qui n'est pas certain, et de tuer la liberté parce qu'elle peut nous sauver !

Oui, nous avons tous besoin d'une religion nouvelle. Une religion, ce n'est qu'un chemin vers Dieu. Si vous encombrez ce chemin, comment pourra-t-elle monter vers Lui ?

Une religion, ce n'est pas croire. — C'est aimer et bien faire. Les payens aussi croyaient.

O religion éternelle, religion universelle, religion d'amour, quand donc viendras-tu ? — Nous t'attendons.

(*A suivre*). Dr H. de Farémont.

ÉCRITURE AUTOMATIQUE

La raison nous dit que rien ne peut sortir d'une conscience qui n'y soit entré antérieurement. Ceux qui, devant une manifestation psychique impliquant une connaissance spéciale de ce que le médium n'a certainement pas connu, refusent cependant de reconnaître la présence d'une source extérieure, ceux-là n'écoutent point la voix de la raison.

Myers, dans le vol. IV des Proceedings, a bien affirmé l'automatisme absolu de l'écriture médianimique, le même caractère a été souvent reconnu par le Dr Liébault, de sorte que le phénomène est indépendant de la sphère mentale de l'automate. Je dis donc que, lorsque ce genre d'écriture nous communique ce qui n'a pu en aucune façon entrer dans le sujet par la porte des sens, la raison nous oblige à reconnaître que cela implique l'action actuelle et immédiate d'une contribution extérieure.

Dans la recherche des causes actives, lorsqu'on a pu saisir leur origine, il s'est toujours trouvé que les effets étaient dus à des causes extérieures.

Pour l'écriture automatique, il n'y a dans le sujet qui la produit, ni action, ni perception. Les expériences de M. Newnham sont typiques à cet égard. (Proceeding, vol. VII. 8 à 23).

En 1871, durant une période de huit mois, M. Newnham réussit à transmettre des questions à sa femme et celle-ci y répondait mécaniquement, n'ayant conscience ni de la question posée, ni de la réponse écrite. Jamais les questions ne furent formulées même à voix basse ; jamais elles ne purent tomber sous les yeux du médium, elles étaient écrites au crayon hors de la portée de ses regards. Il ne faut pas perdre de vue que cinq ou six questions étaient posées à la file, sans que Mme N. sût de quoi elles traitaient, et cependant les réponses furent faites en rapport avec les questions. Le mécanisme moteur de Mme N. entrait seul en jeu, c'est en dehors du cerveau, en dehors de la conscience, qu'une perception existait.

Il serait vain de m'objecter que tout sort de la conscience de Mme N., puisque je me propose de démontrer que la source est extérieure à l'organe et que, dans ce cas, Mme N. est précisément cette source extérieure. Donc : *L'écriture automatique est une action exercée à distance sur un élément organique inférieur, et par une pensée extérieure à cet élément.*

Le muscle obéissant à la suggestion motrice d'une pensée étrangère est aussi étranger à la mentalité du médium que peut l'être une table, mue par la même suggestion. Les deux faits sont du même ordre.

Ceci admis, je dirai que le muscle, chargé d'éléments fluidiques, devient la sphère sensible dans laquelle une pensée peut agir à distance ; pour cela, pas besoin de connaissances spéciales : penser suffit ; de même qu'il suffit de penser pour déterminer l'arrêt d'une table sur la lettre voulue. Dès l'instant qu'une pensée humaine a pu se manifester dans les coups frappés par une table, dès l'instant qu'elle a pu s'exprimer, d'une façon certaine, quoique incompréhensible, par une main étrangère, nous n'avons plus d'objection à faire contre des manifestations de l'au-delà, qui représenteraient une action identique.

Dans cet ordre de phénomènes, on ne peut pas se fier aux noms propres, d'ailleurs un nom propre fait toujours sourire surtout si c'est celui d'un grand homme. Comment croire, dit-on, que Beethowen revient jouer du piano ! etc... mais ces façons de parler sont absurdes, ce sont des anthropomorphismes.

Nous ne savons pas ce qui se passe dans l'au-delà, mais nous sommes certains que les automatismes dont nous parlons ont leur cause en dehors de la sphère organique, et nous en donnerons quelques exemples.

En 1893, la comtesse de Radnor a communiqué à la S. P. R. le cas suivant, que je résume (Proceedings IX, 73).

Un médium écrivain, Miss A. révélait à la comtesse que deux esprits, qu'elle appelait Estelle et Silvo, étaient particulièrement attachés à sa personne. Lady Radnor n'y prit qu'un médiocre intérêt, comme d'une chose peu probable. Un jour, cependant, elle pria Estelle de lui dire si elle avait vécu sur la terre, et elle lui demanda son nom terrestre. Ce fut par raps, et par la médiummité de Miss A. qu'il fut répondu : — Des voix chères m'appelaient Anna ; — comme on insistait pour avoir le nom de famille, les lettres C, H, A, furent épelées. Lady Radnor, qui était une demoiselle Chaplain, supposa que l'amie invisible usurpait son nom de famille, et elle n'alla pas plus loin ; mais les raps protestèrent contre cette interprétation ; il fallut épeler de nouveau et le nom obtenu fut : — Chambers —. Ce nom, absolument inconnu, était donné comme appartenant à la famille et représenté dans la galerie de Blankney, résidence du frère de la comtesse. Or, Lady Radnor, qui

avait passé son enfance à Blankney, avait affectionné le portrait d'une inconnue qu'elle avait surnommé la *dame aux cerises*. — Etes-vous la dame aux cerises ? demanda-t-elle. — Oui. — Il ne fut pas possible d'assigner une place, dans la généalogie de famille, à cette dame aux cerises.

Les fausses pistes longtemps suivies prouvent que ce nom, tombé dans l'oubli, était inconnu dans la famille actuelle.

Lady Radnor avait perdu tout espoir d'aboutir, lorsque la rencontre d'une dame S..., perdue de vue depuis nombre d'années, lui permit de savoir que la *dame aux cerises* était le portrait d'une certaine Lady Exeter, dont la fille avait épousé un de ses ancètres. C'est alors qu'on put faire, à l'office des armoiries, des recherches généalogiques sur la famille Exeter, et l'on reconnut que le nom de demoiselle de Lady Exeter avait été : — Hanna Chambers.

Dans le IXᵉ volume du Journal S. P. R., p. 284, on trouve une preuve d'identité non moins remarquable obtenu en 1900, par M. Cavalli, avec la signora O. de S. comme médium.

L'esprit manifesté signait Arturo de Capoue ; à la demande de fournir quelque preuve de son existence terrestre, il répondit par l'écriture automatique : — Mon cher Cavalli, il est vrai que j'ai évolué... quant à mes souvenirs, sachez que non seulement ce m'est une extrême fatigue de les rappeler, mais que cela me cause aussi une grande souffrance, c'est pourquoi j'ai rarement fait cet effort de revivre mes souvenirs.

On répondit qu'on voulait lui épargner la souffrance, cependant on le priait de citer le nom de ses amis les plus chers. Aucune personne présente n'avait connu Arturo de son vivant, encore moins les noms de ceux de son entourage, ainsi ce serait une excellente preuve.

L'esprit consentit. Au bout d'un instant il écrivit avec la rapidité accoutumée : — Emilia-Paolo-Elena-Annina et la dame qui m'a donné une cigarette et dont je ne sais plus le nom ; voilà ceux que j'affectionnais après mes amis les plus intimes et qui me sont toujours chères. — Fort bien, lui dit-on, mais il manque l'essentiel, les noms de famille, vous vous les rappelez ? — Oui ! — Pouvez-vous nous les donner ? — Je ne le peux pas. — Dites-nous, du moins si les noms diffèrent entre eux. L'esprit répondit que les deux premiers portaient des noms différents, mais que les deux suivants étaient semblables ; puis exprimant le désir de communiquer encore, il écrivit : — J'ajouterai : Carlo Ricci, pour qui j'ai encore tant d'amitié. Mais ne soyez pas si exigeants, me comprenez-vous ?

Gugiielmo, le frère d'Arturo fut consulté et l'on reconnut la parfaite exactitude du tout. Le nom de Carlo Ricci le frappa plus que tout autre chose, c'était le plus cher ami d'Arturo.

Non seulement ces sortes d'écritures automatiques expriment des choses ignorées du médium, mais elles auraient la singulière puissance de conférer à celui-ci des aptitudes qui lui font défaut. Comme dans le cas suivant.

M. Rossi Pagnoni est un professeur de Pesaro qui voulut expérimenter par lui-même. Ce n'est qu'au bout de quarante-quatre jours qu'il obtint un commencement d'automatisme. Plus tard il eut des manifestations intéressantes.

Celle que nous allons citer a été contrôlée par M. H. Babington Smith, membre du conseil de la S. P. R.

M. Cleto Masini, professeur en écritures et teneur de livres, étant venu consulter M. Rossi, le pria d'évoquer son maître en calligraphie, Luigi Brunetti. M. Rossi est tout le contraire d'un calligraphe, étant doué d'une écriture affreuse, cependant il produisit, non seulement la signature de Luigi Brunetti, mais encore plusieurs lignes d'écritures de différents spécimens. La première était microscopique, il fallait une loupe pour en apprécier la régularité ; la suivante était d'écriture moyenne et la dernière en très gros caractères. — C'était, assure M. Masini, tout à fait sa manière d'écrire, la main de mon cher maître s'y reconnaissait clairement. — M. Rossi écrivait automatiquement le poignet et le coude levés.

Mais bien remarquable est le cas suivant emprunté à l'ouvrage de Myers, *Human Personality...* — 858. A. Le rapport émane du docteur Ermacora, dont on connaît la haute compétence en matière psychique. Nous le traduisons en entier :

Rapport du docteur Ermacora.

Padoue, 17 juin 1892.

Mᵐᵉ Maria Manzini, demeurant ici, à Padoue, expérimente depuis quelques mois l'écriture automatique. Elle est habituellement influencée par une personnalité qui s'annonce sous le nom d'Elvire.

En avril 1892, Mᵐᵉ Maria Manzini recevait une lettre de Venise l'informant que sa cousine, Maria Alzetta était gravement atteinte de phtisie. Il y avait longtemps que Mᵐᵉ Manzini n'avait eu de nouvelles de sa

cousine. Elle savait seulement que, restée veuve sans enfant, elle s'était remariée et qu'elle avait deux enfants de son second mari. Le soir de ce même jour elle écrivit, en ma présence sous le contrôle d'Elvire, et elle posa les demandes suivantes,

D. — Pouvez-vous me dire si ma cousine est sérieusement malade ? — Après une minute et demie d'attente vint la réponse.

R. — Elle a très peu de temps à vivre ; elle laisse trois enfants charmants.

D. — Avez-vous connu cela pour la première fois quand j'appris la nouvelle de sa maladie ?

R. — Non je le savais depuis longtemps, mais ne le disais pas, dans la crainte d'affliger Maria (*le médium*).

D. — Dans ce cas pourquoi avez-vous été si longue à répondre, tout à l'heure ?

R. — Je suis allé voir comment elle allait, afin de pouvoir vous donner des nouvelles précises.

Le jour suivant Mme M. écrivit à Venise, s'offrant à aller visiter la malade. Le 24 elle reçut une réponse exprimant le désir de la voir venir en l'informant que la malade était à l'hôpital. Elle écrivit de nouveau pour demander les jours où étaient autorisées les visites. Avant d'avoir reçu la réponse, Mme M. écrivit en ma présence (*28 avril*) sous l'influence d'Elvire, et nous posâmes les questions suivantes.

D. — Comment va la malade à Venise ?

— Savez-vous pourquoi la réponse à ma lettre n'est pas arrivée ?

— Savez-vous quel est le jour de visite à l'hôpital ?

R. — L'état de la malade est toujours le même. Bien peu d'espoir ; elle a subi une opération, là est le danger.

— Demain matin Maria recevra une lettre.

— Les visiteurs comme elle sont admis à l'hôpital tous les jours.

D. — Voulez-vous dire : comme elle, parente de la malade ?

R. — Non..., ceux qui, comme elle, viennent de loin.

Ne pouvant comprendre quel rapport pouvait exister entre une maladie des poumons et une opération chirurgicale, nous demandâmes :

D. — Si la malade est poitrinaire, quelle opération a-t-on pu faire ?

R. — Elle est poitrinaire, mais l'opération est devenue nécessaire depuis la naissance de sa dernière petite fille.

Dans la matinée suivante, Mme M. reçût un mot de Venise, disant : — On s'est enquis à l'hôpital ; la réponse est que, vous et votre mère serez admises à n'importe quel jour, comme étrangères à notre ville, vous pouvez venir quand il vous conviendra.

La date de réception de la lettre et les nouvelles qu'elle contenait, étaient bien conformes à la prédiction, mais il restait une circonstance embarassante. Le facteur, en remettant la lettre, nous dit qu'il l'avait déjà apportée la veille au soir, n'ayant trouvé personne, il l'avait remportée et gardée jusqu'au lendemain matin. Ainsi les messages d'Elvire avaient été donnés après que le facteur était venu pour livrer la lettre. Le fait que cette lettre était déjà à Padoue avait-il déterminé la communication qui annonçait sa prochaine remise et une partie de son contenu.

Le 30 avril. Mme M. vint à Venise et trouva que sa cousine avait eu réellement un troisième enfant quelques mois auparavant et, après sa naissance, était tombée dans un état qui rendait une opération inévitable. D'autres petits détails qui avaient été communiqués à Mme M. par Elvire, se trouvèrent également vérifiés. Mme Manzini ne dit pas un mot de ces expériences à sa cousine de Venise qui continua de les ignorer.

Dans cette même soirée du 30 avril, dès que Mme Manzini fut revenue de Venise à Padoue, j'étais curieux d'interroger le « contrôle » au sujet de la présence à Padoue de cette lettre annoncée, le soir du 28, pour la matinée suivante. Mme M. écrivit aussitôt, sous l'influence d'Elvire, la réponse suivante : — « Je ne savais pas que la lettre fut arrivée, mais j'étais certaine que Maria la recevrait le lendemain matin, parce que telle était l'intention qu'on avait eu la lui écrivant. On se proposait de la mettre à la poste le soir, il se trouva, au contraire qu'elle y fût mise sitôt écrite. En fait, je m'étais trompée, c'est simple coïncidence si elle est, dans ce cas, arrivée le matin ».

Alors je priai Mme M. d'écrire à ses amis de Venise dans les termes suivants : — Je vous prierais de vouloir bien satisfaire, une simple curiosité de ma part, concernant un pressentiment que j'ai eu sur votre dernière lettre. Je voudrais savoir si cette lettre a été mise à la poste à l'heure prévue en l'écrivant, ou si, ayant changé d'intention, vous l'avez mise à une heure différente. Voulez-vous, s'il vous plaît, me communiquer vos souvenirs à ce sujet.

On répondait le 2 mai : — Je me proposais de vous envoyer ma dernière lettre le soir ; puis, craignant de l'oublier et ayant eu occasion de sortir, je la mis à midi.

En résumé, l'écriture automatique nous

informa de faits entièrement inconnus de notre conscience ordinaire ; notamment le fait que la malade avait trois enfants, et le fait qu'elle avait subi une opération. Il s'en faut de beaucoup que nous puissions, ici, invoquer la clairvoyance et la télépathie comme une explication. Il y a bien eu prédiction réalisée d'une lettre et d'une partie de son contenu, mais, bien que la lettre ait été délivrée au matin spécifié, de fait, elle était arrivée quand la communication fut faite. Si elle ne fut pas remise dans la soirée cela tint à un accident. La clairvoyance n'explique pas cela. On s'attendrait à ce qu'une telle faculté révélât la présence de la lettre à Padoue, rien de plus. Il n'y a aucune probabilité non plus en faveur de ce qu'on a nommé *psychométrie*, cette faculté nécessiterait le-toucher de la lettre elle-même.

En fin de compte, un message automatique expliqua la chose de la façon la plus simple, et cette explication semble bien être la seule vraie. Dr G. B. Ermacora.

Devant des manifestations de cette nature, on ne peut plus chercher la source dans un processus physiologique, il faut une source externe; aussi ceux qui ne veulent pas se rendre, supposent que le médium, grâce à une faculté télépathique, va chercher au loin dans des cerveaux quelconques les connaissances qu'il manifeste ; mais cela est contraire aux formes connues de la télépathie qui exige du temps et des efforts. Le message écrit au contraire se caractérise par sa rapidité et son automatisme. Ceux qui s'attardent à confondre deux processus si différents ne sont pas des critiques prudents; ils ne s'en rapportent pas aux précédents et ils n'écoutent point la voix de la raison qui nous dit que rien ne peut sortir d'une conscience qui n'y soit entré par la voix des sens.

L. Chevreuil.

Quelques mots au sujet du Medium Miller.

L'observation personnelle d'un fait risque d'être stérile, sans un examen synoptique et raisonné de toutes les circonstances concomitantes.

Cher Monsieur,

J'ai été très touché de votre lettre où vous me rappelez les bonnes relations qui ont toujours existé entre nous, malgré certaines différences de point de vue, et où vous me faites l'honneur de me demander mon avis au sujet des phénomènes obtenus avec le médium Miller.

Certes, je ne partage pas toutes les idées doctrinales qui dominent dans votre intéressante publication, ou plutôt nos méthodes d'esprit, en abordant les mêmes problèmes des hautes destinées, suivent généralement des voies antithétiques ; mais le but est le même, et nous nous retrouvons dans une même préoccupation de vérité et d'harmonie. D'ailleurs, il ne s'agit pas ici de philosophie, mais de l'observation et de l'étude d'éléments documentaires : nous sommes tout-à-fait sur un terrain commun.

A la vérité, je ne suis pas en mesure de répondre à votre appel comme j'aurais voulu pouvoir le faire, par une documentation personnelle et suivie. Je n'ai assisté qu'à une seule séance de Miller (la première, chez M. et Mme Letort), et je me trouvais à un poste d'observation où, vu le faible éclairage, je devais beaucoup compter sur le témoignage des autres : j'étais dans l'angle diagonalement opposé à celui du cabinet. Par contre, je dois ajouter qqe j'avais derrière moi la porte de la pièce voisine, où se tenait l'ami de Miller, M. Klébar, qui réglait la lumière ; à aucun moment, même lorsqu'on ne faisait pas la chaîne, celui-ci n'aurait pu passer sans me heurter ; d'ailleurs, de toute façon, c'était impossible sans qu'on s'en aperçût, et je ne note la dite particularité que par surcroît.

Du point où j'étais, j'ai vu des formes blanches et j'ai entendu des voix ; j'ai observé que des noms étaient donnés à la grande satisfaction des personnes à qui les voix s'adressaient ; j'ai constaté tout spécialement l'enthousiasme de M. Gabriel Delanne, assis à côté du médium.

J'allais oublier des coups très forts, frappés évidemment dans le cabinet, sur le bois des portes qui s'y trouvaient et que nous avions scellées.

Je m'en tiens pour le moment à ces notations, car il faut procéder par ordre, surtout lorsque les éléments de conviction reposent en grande partie sur le raisonnement.

On sait que les séances de Miller comportent ordinairement trois phases : 1° Miller est assis avec les assistants en dehors du cabinet ; 2° Miller est dans le cabinet, à l'état de veille, et continue de causer avec les assistants ; 3° Miller, dans le cabinet, est en trance.

Il est évident que la plus contrôlable des phases est la première ; èt, bien que les phénomènes des deuxième et troisième phases soient plus accentués, ceux-ci ne prennent toute leur valeur que si les faits de la pre-

mière phase commencent par établir nettement la médiumnité de Miller.

Je crois donc bon d'insister sur la première phase. Or celle-ci, dans la séance à laquelle j'ai assisté, parut irréprochable aux personnes qui étaient le mieux à même d'exercer le contrôle, et particulièrement à M. Delanne qui était assis à côté de Miller. M. Delanne, que j'ai toujours connu d'une prudence extrême vis-à-vis des médiumnités, non seulement n'émettaient pas le moindre desideratum, non seulement il ne gardait pas le silence de réserve que lui eût certainement imposé le plus petit doute ; mais il manifestait hautement une satisfaction complète par des remarques telles que celle-ci : « Voilà un médium ! » Il était bien évident que sous l'impression directe de toute l'actualité du phénomène, pendant l'observation du fait et de toutes les circonstances concomitantes, il était pleinement convaincu de la parfaite correction de Miller, dont il sentait le contact.

Si j'insiste sur ce point, c'est parce qu'il est nécessaire à mon raisonnement, attendu que M. Delanne était l'observateur le mieux placé pour le contrôle et que ma propre conviction s'est faite en grande partie de son témoignage (je parle de ce témoignage recueilli sur le vif, dans toute sa force d'actualité et, pour ainsi dire, d'état naissant, alors que nulle influence ultérieure n'avait pu altérer la vivacité et la clarté évidentielle de l'impression première). Il est certain qu'aucun mouvement insolite, qu'aucun léger bruissement, d'étoffe ou autre, n'attira son inquiétude sur un rôle possible de la main droite de Miller. Sinon, M. Delanne, en observateur clairvoyant, n'eût pas manqué de penser lui-même à l'utilité de tenir les mains du médium. Et je suis convaincu que Miller le lui eût permis, puisqu'il l'a bien permis à Mme G. dans la quatrième séance. (Le compte rendu de M. et Mme Letort atteste très nettement ce dernier point. M. de Vesme lui-même a noté le fait, tout en trouvant qu'il s'est passé d'une manière trop confuse ; mais de cette notation je retiens que Miller ne s'opposait pas à ce qu'on lui prît les mains ; et, à la première séance surtout, où les conditions étaient excellentes, il ne se serait vraisemblablement pas refusé à les laisser tenir, si M. Delanne en avait vu l'utilité et lui en avait amicalement exprimé le désir).

Quoi qu'il en soit, puisqu'on a soulevé une objection, si peu vraisemblable soit-elle, au sujet de la main droite de Miller (M. de Vesme lui-même, en examinant cette objection, la trouve peu vraisemblable), tournons-nous vers d'autres faces du phénomène.

D'abord, je lis ceci dans le compte rendu de M. Delanne : « Presque tout de suite « après, *on entend des coups frappés dans le* « *cabinet*, une masse blanche est visible un « instant, et l'on entend le nom de Marguerite. Mme Louis, une assistante, dit que « cette manifestation est pour elle ».

Je ne veux retenir de cette attestation que le fait des *coups frappés dans le cabinet*. Il s'agit toujours de la première phase ; et, d'après le témoignage de M. Delanne, je suis incontestablement sûr que Miller était alors en dehors du cabinet. Comment expliquer par un artifice quelconque les coups ainsi frappés ? Ne pas oublier que le cabinet a été examiné avant et après la première partie de la séance. Donc nul appareil. Les coups sont forts, frappés sur le bois des portes scellées ; Miller, pour les produire, aurait dû se retourner, allonger son bras droit pour le passer derrière le rideau et frapper sur la porte qu'il aurait pu atteindre. Tout ce manège sans que M. Delanne s'en aperçoive ! Cela me semble impossible. Je crois donc que sur l'élément physique des faits, on pourrait déjà conclure à l'entière probité.

Enfin, nous arrivons à un ordre d'observations que je considère comme argument péremptoire. Il relève moins du contrôle des sens que du contrôle intellectuel, mais il tend à confirmer les conclusions affirmatives quant aux phénomènes physiques de la première phase ; par suite, il tend aussi à mettre en valeur les manifestations plus accentuées, mais moins contrôlables, des deuxième et troisième phases. Il nous porte encore à remarquer que la certitude du phénomène devient d'autant plus évidente que le fait psychique revêt davantage le caractère de fait *spirite*, et que, par conséquent, un homme de science doublé d'un spirite, tel qu'il en fut en Angleterre et en Amérique, serait mieux qualifié qu'un savant simplement psychiste pour tirer d'une médiumnité complète tout le parti qu'elle comporte. — Je veux parler de certains noms qui furent prononcés par les voix au cours des apparitions et reconnus comme réels. Je noterai tout particulièrement « Margaret Temple » dans la première partie de la première séance. Ce n'est pas là un nom qu'on invente avec chance de tomber juste. Mais le médium n'a-t-il pu en avoir connaissance ? Le compte rendu de M. Delanne dissipe cette supposition : « Presque immédiatement se « fait voir une autre forme qui, toujours tour- « née du côté de M. et Mme White, dit dis-

« tinctement : « Margaret Temple » et elle « ajoute : « grandmother ». M. White dé« clare que c'est bien le nom de sa grand« mère. *Détail à noter, M. White, qui voyage « en Europe depuis plusieurs années, ne con« naît pas du tout Miller, et celui-ci ne savait « pas que M. White devait assister à la séan« ce* ». Sur le même fait le compte rendu de M. et Mme Letort s'exprime ainsi : « Voici « une autre forme. Elle se tourne aussi vers « les White et elle prononce très distincte« ment : « Margaret Temple ». Comme « M. White ne semble pas se rappeler, elle « ajoute : « Grandmother ». Alors M. White « approuve : « C'est bien le nom de ma grand « mère », fait-il ».

J'ai reproduit ce fait tout au long et en double témoignage, parce qu'il s'est manifesté très nettement et qu'il est très caractérisé sous tous les rapports ; mais plusieurs autres figurent aux comptes rendus. Comme le dit M. Delanne, « les formes ont donné « à plusieurs reprises des noms et prénoms « exacts de personnes mortes, parentes de « certains des assistants *inconnus absolu« ment de Miller* ».

Faut-il discuter encore à ce propos l'hypothèse d'une mystification ingénieuse ?

Je vais essayer de montrer par un exemple combien les conditions dans lesquelles se sont produits ces phénomènes diffèrent des conditions combinées par les plus habiles professionnels de l'illusionnisme.

J'ai lu quelque part qu'un célèbre prestidigitateur (Bosco, si je ne me trompe) exécuta un jour un artifice des plus étonnants comme des plus audacieux devant un très illustre personnage. Après avoir préludé par différents tours, il pria celui-ci de lui confier sa montre, qui était un *objet d'art* d'un modèle *tout spécial*, avec incrustation de *pierreries très caractéristiques ;* puis, avec un flegme impressionnant et bien en vue des assistants,, il réduisit celle-ci en morceaux, la pila impitoyablement . . . . , et, pour finir, comme tout bon escamoteur doit faire, la restitua intacte au personnage, dont la physionomie avait exprimé une véritable angoisse. Pourtant, au vu de tous, c'était bien cette montre unique, cette montre sans pareille, qui avait été massacrée. Or, voici tout simplement ce que le prestidigitateur, un prince de son art, avait fait. La séance ayant été promise à l'avance (ou tout au moins prévue), il s'était ménagé des intelligences dans la place et avait pu se procurer la précieuse montre pour quelques instants ; il en avait pris le modèle, noté toutes les particularités, et il avait fait fabriquer par un ouvrier habile une montre entièrement semblable en apparence, ornée de pierres fausses exactement assorties pour le trompe-l'œil. Dès lors, le tour dont il se proposait de stupéfier le personnage illustre et son entourage devenait pour lui un jeu d'enfant, en substituant d'abord la montre fausse à la vraie, et en faisant triomphalement réapparaître celle-ci après le massacre de son sosie. (Le tour lui avait peut-être coûté un peu cher ; mais, le secret n'ayant pas été révélé sur le moment, la réclame avait été formidable).

Eh bien, quoi de semblable avec Miller ? Comment aurait-il pu combiner ces pierres précieuses que sont les lettres composant le nom d'un être disparu, par exemple les lettres composant le nom de « Margaret Temple », alors que Miller ne connaissait pas M. et Mme White, à qui ce nom est cher, alors qu'il ne savait pas même que des personnes s'appelant M. et Mme White devaient assister à la séance ?

S'il était un mystificateur, de combien de coudées ne dépasserait-il pas Bosco ! Quand on compare et qu'on raisonne, la supposition ne tient pas.

Je dois me borner, cher Monsieur, pour ne pas vous encombrer. Pourtant j'aurais eu à noter bien d'autres points, et, si vous le permettez, j'y reviendrai. Mais, en attendant, je puis dire ce que j'estime résulter de l'ensemble et de la comparaison de ce que j'ai vu, entendu, et de ce que j'ai lu. Si les témoignages des sens, tels que ceux-ci ont été mis en œuvre, ne suffisent pas absolument à eux seuls pour établir une affirmation, je pense du moins que le raisonnement, appliqué à la totalité des données valables, élimine toute hypothèse contraire à la sincérité des faits et permet de conclure à la parfaite correction de Miller comme au fraternel désintéressement de sa puissante médiumnité. J. Camille Chaigneau.

Villeneuve-la-Comtesse (Charente Inférieure), le 15 septembre 1906.

La Nuée sur le Sanctuaire

(*Suite*)

La vérité absolue n'existe pas pour l'homme des sens, elle n'est que pour l'homme intérieur, spirituel, qui possède un *sensorium* spécial, ou, pour être plus exact : un *sens intérieur*, qui lui fait comprendre la vérité absolue du monde transcendental, un *sens spirituel*, qui se sert des choses spirituelles objectivement, aussi naturellement que les sens extérieurs le font pour les objets extérieurs.

Ce sens intérieur de l'homme spirituel, ce *sensorium* d'un monde métaphysique, n'est pas connu malheureusement de l'homme extérieur, et c'est un des secrets du Royaume de Dieu.

L'incrédulité actuelle pour tout ce que notre raison des sens ne peut saisir objectivement, fait que l'on méconnait les vérités les plus essentielles pour l'humanité.

Comment peut-il en être autrement d'ailleurs ? — Pour voir, il faut des yeux, pour entendre, des oreilles, chaque objet matériel exige son sens ; c'est ainsi que l'objet transcendental exige aussi son sensorium, et c'est précisément ce sensorium qui est fermé à la plupart des hommes. C'est pourquoi l'homme des sens juge du monde métaphysique comme un aveugle des couleurs et un sourd du son.

Il existe un principe de raison objectif substantiel et un motif de volonté objectif substantiel ; pris ensemble ils constituent le nouveau principe de vie, et la moralité leur est essentiellement inhérente. Cette raison pure et cette substance de la volonté est le divin-humain en nous : le Christ, la Lumière du monde, qui doit se mettre directement en rapport avec nous pour être reconnu réellement. Cette connaissance constitue la foi vivante où tout se transforme en Esprit et en Vérité.

Cette connaissance réelle est la foi vivante où tout se transforme en esprit et en vérité.

Il faut forcément qu'il existe un sensorium spirituel organisé, pour en permettre la perception, un organe spirituel intérieur impressionnable à cette Lumière, mais qui chez la plupart des hommes est emprisonné derrière la barrière de la sensualité.

Cet organe intérieur est le sens de l'intuition du monde transcendental, et avant que ce sens d'intuition ne s'ouvre en nous, il nous est impossible de percevoir objectivement les vérités supérieures.

L'emprisonnement de cet organe est la suite inévitable de la chute de l'homme des sens ; la matière grossière qui enveloppe ce sensorium intérieur est la pellicule qui couvre l'œil intérieur, et rend l'œil extérieur incapable de voir dans le monde des esprits ; cette même matière bouche notre oreille intérieure, pour nous empêcher d'entendre les sons du monde métaphysique, et paralyse notre langue intérieure, de façon à nous rendre incapables de formuler les fortes paroles de l'Esprit, par lesquels nous dominions la Nature et les Eléments.

C'est dans la mise en liberté de ce sensorium spirituel qu'est le mystère de l'homme nouveau, le mystère de la renaissance et de l'union intime de l'homme avec Dieu' le but supérieur de la religion ici-bas, qui a pour tendance la plus élevée l'union de l'humanité en esprit et en vérité avec Dieu.

Nous pouvons, d'après ceci, comprendre pourquoi la religion insiste toujours sur la nécessité de dompter l'homme des sens. C'est qu'elle veut faire dominer l'homme spirituel, parce que l'homme véritablement raisonnable doit dominer l'homme des sens. Cette vérité est également comprise par le philosophe, mais son erreur consiste à ignorer le vrai principe de Raison et à vouloir mettre à sa place son individualité, sa raison matérielle.

De même que l'homme a en lui un organe et un sensorium spirituels pour comprendre le vrai principe de raison (ou la sagesse divine, ou le véritable motif de volonté, ou l'amour divin), de même il possède extérieurement un sensorium physique matériel, pour percevoir l'éclat de la Lumière, et celui de la Vérité, puisque la Nature extérieure ne possède pas de sagesse absolue, mais seulement le relatif de l'illusion ; de même la raison humaine ne peut recevoir l'intelligence de la vérité, mais seulement l'illusion de l'apparence, laquelle n'éveille en lui, comme motif de volonté, que le désir qui est la cause de la perdition de l'homme des sens ou de la Nature dégénérée.

Ce sensorium extérieur de l'homme est composé d'une substance corruptible hétérogène, de même que le sensorium intérieur a pour base une constitution métaphysique incorruptible, transcendentale.

Le premier est la cause de notre corruptibilité et de notre mortalité, le second la cause de l'incorruptibilité et de l'immortalité.

Dans la région de la nature matérielle et corruptible la substance mortelle recouvre l'immortel. C'est de la matière corruptible mortelle que naît toute notre misère. Pour que l'homme puisse être délivré de cette misère il est urgent que le principe immortel qui gît dans notre être intime se développe et absorbe la partie corruptible et mortelle de notre être, de façon à faire disparaître l'enveloppe des sens et de permettre à l'homme d'apparaître dans sa pureté primitive.

Cette enveloppe de la nature matérielle, qui est une substance vraiment corruptible ayant son siège dans notre sang, forme les chaînes de la chair qui retiennent captif notre esprit immortel.

Cette enveloppe peut dans chaque individu être plus ou moins dense, ce qui permet à l'esprit d'être plus libre de concevoir

le transcendental duquel il se rapproche alors de façon plus objective.

Il y a trois échelons ou degrés dans l'éclosion de notre sens spirituel ou sensorium. Le premier degré se traduit par les bonnes mœurs ; le monde transcendental agit alors en nous par des mouvements intérieurs que l'on nomme intuition.

Le deuxième degré supérieur, ouvre notre sensorium à la compréhension du spirituel et de l'intellectuel et le monde métaphysique agit alors en nous pour l'illumination intérieure.

Le troisième degré, le plus haut de tous, mais aussi le plus rare, dégage tout notre être intérieur de l'enveloppe matérielle, qui obstrue notre œil et notre oreille spirituelles et nous permet de voir le monde des esprits, l'objectivité des choses métaphysiques transcendentales, grâce à laquelle toutes les visions s'expliquent naturellement. Nous avons alors intérieurement comme extérieurement la perception et l'objectivité, seulement les objets et les perceptions sont différents.

Extérieurement, c'est le mobile animal matériel qui agit sur nous et la matière corruptible enregistre l'impression.

Intérieurement, c'est la substance indivisible métaphysique qui pénètre en nous et c'est l'être incorruptible et immortel de notre esprit qui absorbe ces influences.

En somme, les choses se passent intérieurement aussi naturellement qu'extérieurement. La loi est partout la même.

Comme l'esprit, ou notre ego intérieur est doué d'une toute autre perception et d'une objectivité toute différente de celle de l'homme nature, il n'est pas étonnant du tout qu'il soit une énigme pour les savants de notre siècle qui ne connaissent pas ce sens et qui n'ont jamais eu cette objectivité du monde transcendental ou des esprits. Ils mesurent par conséquent avec la mesure des sens ce qui est super-sensuel, confondent les motifs corruptibles avec la substance incorruptible, et raisonnent forcément aussi faux que des hommes doivent le faire sur une chose dont le sens leur échappe et dont ils n'ont pas l'objectivité; c'est pourquoi, ils n'en possèdent ni la vérité relative ni la vérité absolue. Les vérités que nous émettons doivent beaucoup à la philosophie de Kant.

Kant a prouvé irréfutablement que la raison dans son état de nature ne sait rien du monde transcendental, hyper-physique spirituel et qu'elle n'est pas en état de rien reconnaître d'analytique ou de synthétique ; par conséquent elle ne peut rien prouver par rapport à Dieu, à l'âme, à l'esprit, ni aux possibilités ni aux réalités.

Ceci est une vérité des plus bienfaisantes pour notre époque. Paul l'a déjà établie dans la Cor : 2, 24 ; mais la philosophie païenne des savants chrétiens a su la repousser jusqu'à Kant.

Le bienfait de cette vérité est double : premièrement elle met des bornes infranchissables à la sensibilité, au fanatisme, aux divagations de la raison.

Deuxièmement, elle met en lumière de façon éclatante la nécessité et la divinité de la révélation, et prouve que notre raison humaine, fermée aux choses hyper-physiques, ne pourrait sans révélation, comme elle n'a aucune source objective, s'instruire des choses divines, spirituelles, immortelles, qui resteraient pour elle éternellement fermées.

(*A suivre*).

 Trad. : M. de Komar.

RÊVES

Nous recevons du Commandant Heidet, président de l'*Union Eclectique Uuiversaliste*, la communication suivante que nous croyons intéressante pour les psychologues et les poète.

Cher Monsieur et ami,

Vous savez que notre ami, Max-Robert Valteau a coutume de noter ses rêves, qu'il traduit le plus souvent envers .onoreset harmonieux, au cours de cette « heure divine » du jour naissant. La précision de ces rêves est telle que, bien souvent, il lui suffit de transcrire au courant de la plume ces poésies hypnagogiques, en lisant dans sa mémoire comme en un livre. En voici deux spécimens, pris parmi les plus courts. Vous y remarquerez l'influence que le voisinage des instruments de carnage qui meublent le fort où il est en garnison peut produire sur l'âme d'un poète, ainsi que les notes de l'Angelus d'un clocher voisin peu avant le réveil.

Premier exemple

A l'ami Beaudelot

O cloches des bourgs enfouis
Dans la verdure
Dont les chants, avec ceux des nids
De la nature,
Montent si doux chaque matin
Qu'on s'émerveille,
Puis s'attarde sur les chemins
Prêtant l'oreille !

Deuxième exemple

A mon ami Paul-Edgard Heidet

Comme il faisait ce soir une lune superbe,
Que j'aime contempler tous ces mondes confus,
Les étoiles aux cieux, les vers luisants dans l'herbe,
Je sui: monté, là-haut, rêver sur les talus !



**Dans son lourd manteau gris, le fort tend son oreille,
Œil fauve grand ouvert au milieu de la nuit.
Au loin meurent les pas de la garde qui veille ;
Splendide, la forêt dort debout et sans bruit !**

**Le calme des étangs laisse baigner l'image
Du ciel qui semble offrir à la terre un écrin,
La lune s'y promène en croupe sur un nuage
Et mon âme s'effeuille en un essor divin.**

**Et je rêvais longtemps, lorsque je vis la bouche
D'un canon qui, tout près, béait sinistrement.
Je regardai le ciel et la pièce farouche,
Cet œil obscur semblait railler le firmament.**

**L'ombre d'un cyprès noir le couvre de son voile,
Il fixe un point, là-bas, avec tranquillité.
Je pointai, curieux....... il fixait une étoile!
Horrible de silence et d'immobilité.**

Max-Robert VALTEAU

Fondateur de l'*Union Eclectique Universaliste*

Lettres inédites d'Allan Kardec

(Nous empruntons avec reconnaissance à notre très distingué confrère de Milan, la *Luce e Ombra*, d'août 1906 le texte de ces lettres d'un intérêt toujours si vif d'actualité et d'une sagesse si constante.)

Paris, 9 *décembre* 1862.

Monsieur Charles Gatte,
(*Employé au bureau de la Municipalité à TURIN (Italie)*.

Monsieur,

Absent de Paris au moment où est arrivée la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ne l'ai reçue que depuis peu de jours, et je m'empresse de vous répondre regrettant le retard involontaire que j'ai mis à le faire.

Je suis heureux de trouver en vous un adepte sérieux du spiritualisme, et de voir que vous en comprenez le but essentiellement philosophique et moral, car ceux qui n'y cherchent qu'à satisfaire une vaine curiosité ne sont pas de vrais spirites.

Vous me demandez si l'on peut soi-même évoquer les Esprits sans le concours d'un médium. *Le livre des médiums* vous donne à cet égard tous les renseignements nécessaires, et je vous engage à l'étudier avec soin. Certainement tout le monde peut évoquer mais tout le monde ne peut pas écrire comme médium ; quand on ne l'est pas soi-même, on fait, comme lorsqu'on ne sait pas la langue d'un pays, on se sert d'un interprète, c'est-à-dire d'un médium écrivain. Je ne puis vous dire si vous le serez ; il faut pour cela essayer, en vous conformant aux instructions contenues dans *Le livre des médiums*. Si vous ne pouvez réussir, comme les médiums sont très nombreux, vous en trouverez infailliblement parmi les personnes de votre connaissance ou de votre famille. Je n'en connais pas personnellement à Turin, mais j'ai entendu dire qu'il y en a de très bons.

La personne dont vous me donnez les détails a certainement toutes les qualités morales nécessaires pour sympathiser avec les bons Esprits ; mais a-t-elle les conditions fluidiques nécessaires pour entrer en communications, c'est ce qu'il est impossible de savoir sans essayer ; l'expérience seule peut éclairer sur ce point. Ainsi faites des essais persévérants, et tôt ou tard vous arriverez à un résultat, si ce n'est avec l'un, ce sera avec l'autre.

Je regrette, Monssieur, de ne pouvoir vous donner de plus grands éclaircissements ; j'apprendrai avec satisfaction que vous avez réussi, et vous prie de recevoir, en attendant, l'assurance de ma considération la plus distinguée. ALLAN KARDEC.

P.S. — Voici l'adresse d'un très bon spirite à Turin et qui est en même temps médium. Vous pourrez le voir de ma part. M. Henri Dalmazzo, typographe — Via S. Dominico, 8.

*
* *

Paris, 9 *décembre* 1872.

Monsieur Henri Dalmazzo, Typographe
Via S. Dominico, *8* — TORINO.

Monsieur,

Une absence que j'ai faite m'a empêché de recevoir en temps utile pour vous répondre plus tôt la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et que j'ai lue avec un vif intérêt, d'abord parce qu'elle me met en relation avec un vrai et sincère spirite, et ensuite qu'elle me prouve le progrès de la doctrine dans votre pays. Je vous félicite de votre zèle à la propager ; Dieu et les bons esprits sauront vous en tenir compte, quant à moi vous pouvez naturellement compter sur mon concours qui est acquis à tous les adeptes dévoués à cette sainte cause.

Les circonstances ne m'ont pas encore permis d'évoquer Abeillard ; aussitôt que j'aurai sa communication je vous l'enverrai, ainsi que celle de S. Louis.

J'ai reçu avec votre lettre le mandat de deux cents francs que vous y avez joint, et que je vais m'occuper de faire recouvrer. Vous m'enverrez la note des ouvrages que vous désirez, et je vous les ferai expédier aussitôt. Pour ne pas perdre de temps, vous pourrez m'envoyer cette note quand vous voudrez.

Je vous adresse en attendant un exemplaire d'une brochure que je viens de publier sur mon dernier voyage et qui, je crois vous intéressera.

Agréez, je vous prie, Monsieur, mes salutations empressées. ALLAN KARDEC.

P. S. — Je verrai avec infiniment de plaisir que vous publiassiez quelque chose en Italie sur le Spiritisme.

Si vous publiez une revue en Italien, vous pourrez puiser tout ce que vous voudrez dans la *Revue Spirite*. Je vous serai obligé de continuer à m'écrire en Francais, attendu que je ne sais pas l'Italien, tandis que, quoique vous en disiez, vous écrivez très bien en français.

Je ne pourrai vous envoyer immédiatement toutes les années de la *Revue*, quelques parties sont épuisées et on les réimprime. Aussitôt que ce sera terminé, je vous les ferai expédier.

*
* *

Paris, 22 *janvier* 1863.

Monsieur Henri Dalmazzo.

Mon cher Monsieur,

J'ai cru que je ne sortirais pas de mes ennuis pour l'expédition de votre demande. Depuis longtemps je me trouvais sans aucune collection de la *Revue*, toutes épuisées et qu'il a fallu faire réimprimer, et j'ai eu pour cela de grands embarras et des difficultés avec l'ancien imprimeur. Je voulais vous expédier le tout ensemble, et l'on me promettait de jour en jour une solution. Enfin j'en suis débarrassé, et aujourd'hui on met aux messageries un ballot contenant les articles indiqués dans la facture ci-jointe.

Je commence lentement à me débrouiller un peu des occupations qui m'ont assailli vers la fin de l'année, et je vais sous peu m'occuper plus sérieusement que je n'ai pu le faire jusqu'ici des communications que vous m'avez envoyées dans le temps et je vous en donnerai mon avis.

En attendant croyez-moi votre bien dévoué et affectionné. ALLAN KARDEC.

P. S. — J'ai appris par diverses autres personnes que le spiritisme se propage à Turin ; puisse-t-il aider à la régénération de l'Italie qui y trouverait un moyen de secouer les idées rétrogades qui entravent sa marche.

*
* *

Paris, 5 *février* 1863.

Monsieur Charles Gatte.

Monsieur,

Le nombre considérable de lettres que je reçois chaque jour, joint à mes travaux courants me met dans l'impossibilité matérielle de répondre à toutes aussi promptement que je le voudrai et qu'on le désirerait ; je suis donc forcé de le faire par ordre d'inscription des lettres reçues, ce qui tout naturellement entraîne des retards involontaires.

Dans ma précédente lettre, je vous avais renvoyé à l'étude complète de mes ouvrages sur le sujet qui vous occupe. A cela j'ai peu de chose à ajouter, car vous avez dû y voir que la faculté médianimique tient à une disposition organique qui n'est pas donnée à tout le monde. On peut la développer par l'exercice quand on en possède les rudiments, mais quand le germe n'y est pas, il faut se résigner à se servir d'un intermédiaire pour communiquer d'une manière ostensible avec les Esprits, comme on se sert d'un interprète pour converser avec quelqu'un dont on ne sait pas la langue. Je dis d'une manière ostensible parce que l'absence de la faculté médianimique n'empêche pas les Esprits de venir à l'appel qui leur est fait et de se communiquer par la pensée et par l'inspiration.

Vous insistez pour savoir s'il faut magnétiser le sujet ; je répéterai ici ce qui est dit dans le Livre des Médiums, que le magnétisme peut, dans certains cas, aider au développement de la faculté quand le principe existe, mais il ne donne pas plus la faculté, qu'il ne peut donner la vie à une jambe de bois. A cela j'ajoute un conseil très important, c'est qu'il faut se contenter de ce qu'il a plu à Dieu de nous donner sous ce rapport et qu'il y a quelque fois des inconvénients *graves* à vouloir forcer quand même la médiumnité ; il faut lui laisser suivre son développement naturel et se borner à le seconder. Du reste, pour éviter l'incertitude et des essais inutiles, on peut interroger, par un bon médium, les esprits qui, généralement, indiquent ce qu'il convient de faire, et font connaître le genre de faculté que l'on possède ou que l'on ne possède pas.

Je vous avais engagé à vous mettre en rapport avec M. Henri Dalmazzo, 8 Via S. Dominico à Turin, très bon spirite, qui doit connaître des médiums, et pourrait vous donner les indications nécessaires.

Agréez, je vous prie Monsieur, l'expression des meilleurs sentiments de votre tout dévoué. ALLAN KARDEC.

*
* *

Paris, le 28 mai 1863.

Monsieur Enrico Dalmazzo,

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 22 mai, ainsi que



les coupons montant ensemble à 80 francs pour solde de ce dont vous m'êtes redevable. Ce mode de paiement me convient parfaitement et vous pourrez l'employer à l'occasion.

Je vais vous faire expédier sans retard les 4 Exp. de l'année 1860 qui vous manquent. A l'époque de l'envoi j'étais obligé de faire réimprimer toutes les années antérieures qui étaient épuisées; l'année 1860 manquait sans doute à ce moment, et plus tard on l'aura oubliée. J'y joindrais également ce qui manque à un Exp. de 1859.

Je suis heureux d'apprendre que la Société spirite de Turin va s'organiser, et me féliciterai d'en faire partie comme membre honoraire, puisqu'elle veut bien m'offrir ce titre.

M. Degiorgès m'a envoyé la traduction en Italien de la petite brochure : *Le spiritisme à sa plus simple expression* qui aidera sans doute à la propagation de la doctrine en Italie. Il se propose également de publier une traduction du Livre des Esprits et du Livre des médiums, pour mon compte j'en serai très heureux, mais il est nécessaire qu'il s'entende à cet effet avec l'éditeur M. Didier, avec lequel il sera facile de s'arranger.

Le titre de *Annali dello Spiritismo in Italia* est excellent; je hâte de mes vœux le moment de la publication de ce recueil, pour lequel je renouvelle l'autorisation de puiser tout ce qu'on voudra dans ma Revue.

Je suis très sensible aux témoignages d'affection que vous voulez bien me donner de votre part et de celle de nos frères spirites de Turin; veuillez leur dire que je serai bien heureux le jour où il me sera possible d'aller leur serrer la main.

Votre tout dévoué et affectionné.

ALLAN KARDEC.

*
* *

Paris, 14 décembre 1863.

Monsieur Dalmazzo.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre bonne lettre avec un vif plaisir, ainsi que les intéressants détails que vous me donnez sur la formation de la Société spirite de Turin. Vous trouverez ci-joint ma réponse à la gracieuse nomination dont j'ai été l'objet de sa part. Si mes occupations me le permettent, je serai bien heureux, aux vacances prochaines, d'aller la remercier en personne et serrer la main de nos frères de Turin. Si cela se peut, je vous en informerai quelque temps d'avance.

J'approuve fort l'union que vous avez faite de l'école expérimentale et de l'école philosophique; il eût été fâcheux qu'une question de forme fût une cause de dissidence. Il ne faut jamais perdre de vue que le but est le même : le progrès moral, et, comme marque : la charité pour tous.

Je verrai avec infiniment de plaisir se réaliser votre projet de publication mensuelle, parce que j'ai la persuasion qu'étant faite par des hommes sérieux et éclairés ce sera une œuvre sérieuse.

Je vous renouvelle, cher Monsieur, l'expression de mon fraternel dévouement.

ALLAN KARDEC.

LE SPHINX — LES TROIS VERTUS

LE SPHINX

Le grand Sphinx reposait impassible, muet; devant lui, anxieux, j'attendais un geste, une parole...

Je vivais cette heure douloureuse et trouble où l'esprit semble naître; et comme un enfant désireux de connaître toutes choses, j'étais venu vers lui, inquiet et hâtif.

Et devant le géant hiératique, divin, j'attendais, anxieux, un geste, une parole.

... Et voici, s'anima le visage de pierre, et le mot espéré tomba vers moi :

— Parle...

— Puissant gardien des secrets de la vie, vois, ma peine est profonde.

Tel un chercheur infatigable prêt à tous les efforts, j'ai cherché dans le grand savoir humain le secret du bonheur.

A ceux qui sacrifient à l'autel de l'Idée, je l'ai demandé, mais en vain. Chacun d'eux prétendait faussement le connaître; chacun d'eux me montrait quelque route nouvelle — agréables chemins parfois — mais toutes m'éloignaient du centre vers lequel j'aspire; toutes me conduisaient au pays du chaos— du Doute.

Et de chaque voyage je revenais plus fatigué; enthousiaste et crédule et joyeux je partais, et je revenais découragé, abattu...

O Sphinx mystérieux !... si tu possèdes le dictame, verse-le dans mon cœur triste et endolori !...

Un seul mot s'échappa de ses lèvres, mais qui passa sur moi comme un souffle frais qui ranime :

— Médite...

*
* *

... Et j'étais de nouveau devant le Sphinx tant de fois millénaire.



— O Sphinx, tu as donné à l'âme tourmentée un puissant réconfort ; et pourtant, me voici revenu, faible, désemparé.

J'ai voulu méditer dans la paix et dans le silence. J'ai voulu, seul avec moi-même, rejeter mes impuretés. Mais toutes les pensées que jadis je nourrissais de ma crédulité et de mon enthousiasme, comme autant de démons mauvais et furieux m'ont assailli au fond de ma retraite.

Et j'ai vainement combattu contre leur légion absorbante, importune. Que dois-je faire ? Tu me montras la voie nouvelle, aide mon bras, ô Sphinx !

— Prie, dit-il doucement.

*
* *

— Pour la troisième fois, dénué d'espérance, avant que de glisser sur la pente fatale, d'où l'on ne peut plus remonter, je viens te questionner, ô Sphinx !

Je ne puis pas prier... Déjà dans la méditation bienfaisante, calmante, j'avais cherché en vain le remède à mon mal. Et j'ai voulu prier... J'aurais tant désiré qu'une voix sincère et pure montât de mon cœur vers le ciel ! Et mon cœur est resté muet : de mes lèvres tremblantes aucun son n'est sorti.

Et plus malheureux que jamais, je viens vers toi, ô Sphinx ! dénué d'espérance, avant que de glisser sur la pente fatale !

La bouche du géant eut un très doux sourire, plein d'une ineffable bonté.

— Aime, dit-il.

*
* *

Je n'ai plus revu le grand Sphinx ; je garde en ma mémoire son image puissante et grave.

Je ne l'ai plus revu, car mon cœur s'est ouvert aux forces de la vie.

« Aime », m'avait-il dit !

Lorsque je prononçai sincèrement ce mot magique, tout un monde nouveau m'apparut et tout ce qui, avant, m'était horreur ou haine, se transforma.

Tous ceux qu'un sentiment insensé d'égoïsme avait éloigné de mon cœur vinrent, leur cœur ouvert, radieux, sympathiques vers moi.

Depuis, je trouve aux fleurs des parfums plus subtils, et jusques aux pierres, les pierres informes, muettes, qui me parlent depuis que les lèvres du Sphinx — lèvres de pierre — m'ont enseigné le secret du bonheur.

Je sens passer en moi les forces bénéfiques, et à chacun de mes efforts, pour réaliser la Parole, j'en dispose sans peine, sans fatigue, simplement ; — ainsi l'enfant, pureté frêle et sainte, répand autour de lui par ses gestes, ses ris, une joie saine, vivifiante.

Et ce nom qu'autrefois je n'osais prononcer, par incroyance ou vain orgueil, et dont je n'eus jamais soupçonné l'incommensurable grandeur, le nom du dieu vivant, du Foyer de lumière, à chaque essor j'en bégaye une lettre — et je me sens alors plus léger et plus fort.

*
* *

O Sphinx, merci ! J'allai vers toi ignorant et sans force et désolé, tu m'as montré la Voie divine : la Voie d'Amour, de Charité.

Georges ALLIÉ.

LES TROIS VERTUS

... Elles sont les trois sœurs bonnes, inséparables, tendre son cœur sincère et confiant vers l'une, c'est mériter des trois l'aide qui réconforte et guide vers l'azur où nul n'est malheureux...

*
* *

Elles sont trois aspects d'une même figure : L'Homme aspire, s'essore ; la Foi doucement lui sourit ;

L'Homme pleure sans haine : l'Espérance consolatrice lui tend une main cordiale et de l'autre lui montre le ciel ; L'Homme souffre : dans le sein fécond de la Charité il puise le lait de bonté qui le rend insensible à sa propre souffrance.

*
* *

Quel labeur sans la Foi deviendrait la grande œuvre superbe, haute, bienfaisante !...

Quel est le malheureux qui brisé, par le doute, ne s'est ranimé sous un rayon d'espoir !...

Quel être n'a senti à l'heure rédemptrice où le cœur ému s'ouvre à la douleur d'autrui, passer en soi l'onde qui lave toute peine et donne le pouvoir magique de réconforter, de guérir.

*
* *

O Saints je vous comprends ! ô Saintes, je vous admire ! et vous, sages, en qui fleurissaient les vertus !... J'ai vu dans vos regards l'ineffable lumière.

Car vos yeux clairs et doux voient plus loin que la terre, plus haut que notre ciel si mobile et changeant ;

Vos gestes m'ont appris la grâce, l'onction. Et la main qui bénit et console, qui dispense joie et pardon, cette main est sacrée...

Et le geste est divin qui largement répand les forces bénéfiques, propices à tous ceux qui, vaincus dans les durs combats de la vie, haïssent, doutent, désespèrent...

*
* *

O Foi, pur flambeau!...

L'Erreur, le Doute, l'Ignorance, ont trop souvent dirigé mes pas incertains, chancelants; je suis le pauvre voyageur égaré dans un labyrinthe où tous les guides sont trompeurs.

Et je suis las de revenir, toujours par les mêmes sentiers vers le carrefour où le sphinx trône, immobile et ironique!....

Pur flambeau! Etoile divine! O foi!.. montre-moi le chemin, la voie unique qui conduit à la vérité !...

*
* *

O Espérance! Etoile amie!...

Quel rocher résisterait à l'incessant assaut des vagues ?... Quel être en qui l'âme s'est révélée ne faiblit jamais sous les attaques sourdes et brutales du vivace instinct ?...

Je suis celui dont la douleur impitoyable a recouvert les yeux d'un opaque bandeau : et qu'est-ce le Néant, sinon l'obscurité profonde, impénétrable !... O Espérance! donne à mon regard faible et court la lucidité!...

*
* *

O Charité!.. tu m'apparais comme un symbole radiant: la raison même de la Vie...

Je suis celui qui ne sait rien et voit si peu... et pourtant, quand je tends les bras vers l'Inconnu rempli de toutes choses; quand je médite; quand je me sens, lyre vivante, vibrer sous des souffles subtils venant de pays que j'ignore; quand coulent sur mes joues les larmes douces et amères de la Pitié...

N'est-ce pas toi, Vertu céleste, qui me pénètre, qui m'anime ?... O charité !...

*
* *

... Elles sont les trois sœurs, bonnes, inséparables; tendre son cœur sincère et confiant vers l'une, c'est mériter des trois l'aide qui réconforte et guide vers l'azur où nul n'est malheureux...

(*L'Initiation*). — Georges Allié.



Phénomènes Psychiques

UN NOUVEAU « MÉDIUM A FLEURS » EN ALLEMAGNE

Les mésaventures tragiques de Mme Anna Rothe n'ont pas empêché un autre Saxon d'essayer la carrière épineuse de *blumenmedium*. Le dernier numéro d'*Uebersinnliche Welt*, organe de quelques sociétés assez importantes d'occultistes, psychistes et spirites, de Berlin et de Munich, contient, en effet, les procès-verbaux de trois séances données à Leipzig par le médium Henri Melzer, de Dresde. En voici un abrégé :

Durant la première séance (29 novembre 1905) la salle est restée d'abord quelque temps éclairée. On avait fouillé le médium avant de lui mettre tout autour du corps un grand drap soigneusement fermé par des épingles et des nœuds. Le médium, qui n'avait ainsi que les mains libres, se trouvait parmi les spectateurs.

Différentes personnalités se manifestèrent au début par la bouche du médium entrancé. Mais les treize assistants demandèrent surtout à ces soi-disant esprits des « apports » de fleurs; la réponse était invariablement que cela ne pouvait se faire que par l'entremise de l'Hindou Curiadiasamy. Ce dernier enfin se manifesta tout à coup. Le médium s'agite, se lève et parle dans un langage qui est censé être de l'hindou; il se retire ensuite dans le petit cabinet qui se trouve derrière lui, et qui avait été à son tour visité; on l'y entend parler allemand et hindou; la personnalité de Curiadiasamy parle l'allemand avec un accent étranger. Il demande par le médium qu'on éteigne les lumières, et qu'on évite de toucher le médium.

On l'entend alors chanter, puis gémir et faire des mouvements dont le bruit est facilement perçu de l'assistance; enfin, il quitte le cabinet. Au même moment, deux des spectateurs observent une clarté au plafond; le médium donne quelque chose à celui des expérimentateurs qui se trouve le plus près, à sa gauche. On allume les lampes, et on voit le médium debout, tenant dans les mains un petit pot avec une fleur, tandis que le spectateur, à gauche, trouve dans sa main un petit myrthe.

Après une courte suspension de la séance, celle-ci est reprise. On avait à peine éteint la lumière que l'on entendit l'exclamation : « Lumière! » En effet, le plancher était recouvert de fleurs et de feuilles de muguet.

Le procès-verbal est signé par les assistants : ingénieur Paul Horra, Mme Horra, Mlle Horra, Mme Horra mère, M. Paul Vahl, chef d'orchestre; Mme Starke, M. Ernest Fiedler, libraire, et Madame ; M. Karl Lüttgens, naturaliste; doctoresse Anna Plaschke, M. Hans Hiller, artiste de chant; M. K. Feine, négociant; M. C. Zawadsky, étudiant en philosophie.

Pour la séance du 13 février 1906, on avait préparé un vêtement spécial qui n'avait que trois ouvertures; celles-ci furent fermées par des plombs, après que le médium eut été déshabillé complètement, et qu'il eut endossé cet espèce de sac.

Les personnalités qui se manifestèrent n'étaient pas très différentes de celles de la première séance; on éteignit les lumières, et quelques temps après on observa de nombreuses fleurs et feuilles de muguets italiens. Les plombs étaient intacts. Treize personnes assistaient aussi à cette séance, parmi lesquelles la famille Horra, M. et Mme Fiedler, Mme Plaschke, l'étudiant Zawadsky, qui avaient déjà assisté à la première.

A la troisième séance (17 mars 1906) le médium s'entrança avant même le commencement de la réunion ; on essaya en vain de le réveiller, et on eut beaucoup de peine à lui faire endosser son sac, après l'avoir déshabillé. Après les phénomènes habituels de changement de personnalité, le médium prend la main de M. Fiedler et ensuite celle de M. Horra, qui sent une certaine humidité à la main du médium. Aussitôt que celui-ci retire sa main, M. Horra s'aperçoit qu'il a une petite plante dans la sienne. Quand on alluma les lumières, M. Fiedler constate une jolie orchidée; M. Horra constate que ce qu'il avait entre les mains étaient une petite branche avec trois roses blanches. On trouva que les fleurs étaient intactes, mais pas absolument fraîches. Les plombs du sac n'étaient pas endommagés.

La famille Horra, M. et Mme Fiedler, l'étudiant Zawadsky assistaient aussi à cette séance, ainsi que M. Oswald Mutze, fils de l'éditeur des *Psychische Studien*, et Mme Mutze, le journaliste J. Schneider, M. H. Geissler, propriétaire des Bains Hélios, etc.

Les apports de fleurs se produisaient avec Anna Rothe à la lumière; avec le médium Henri Melzer on fait donc un pas en arrière, au moins sous ce rapport. Sans doute M. Melzer se fait enfermer dans un sac, ce qui garantit, jusqu'à un certain point, des fraudes de sa part; toutefois, on ne pourra attribuer une valeur quelconque à ses séances tant que l'on n'aura pas, de quelque manière, séparé le médium des assistants. L'authenticité des phénomènes ne doit pas dépendre de la foi que l'on peut avoir dans l'honorabilité de tous les expérimentateurs, sans exception, alors surtout qu'ils ne sont pas tous universellement connus.

LA TÊTE COUPÉE.

Nous lisons dans un journal du Caire le curieux fait divers suivant :

Voici une histoire étrange, qui a bien l'air d'un conte à la Edgar Poë et qui pourtant est absolument véridique; nous la publions ici, sans nous mettre en frais d'imagination.

Il y a deux ans, un personnage anglais connu, homme très sérieux et de sens pratique avant tout, vint passer l'hiver en Egypte ; il était sur le Nil et visitait les merveilleux sites des environs de Louxor lorsqu'un marchand vint lui offrir une tête de momie en bon état de conservation. Le touriste acheta la tête et l'emporta à Londres, où elle prit place parmi d'autres antiquités.

Quelques mois après, M. X... fut amené à s'intéresser au spiritisme et il voulut se rendre compte par lui-même de la valeur des manifestations spirites. Le hasard lui mit entre les mains le journal « Light » où il trouva l'adresse d'une dame médium chez laquelle on pouvait, disait le journal, assister à des séances très intéressantes. M. X... se rendit chez cette dame et celle-ci, à peine entrée en sommeil, dit qu'elle apercevait près de son hôte « *un homme sans tête*, vêtu d'un costume d'Orient et qui tenait un gros livre sous le bras. Cet homme suppliait M. X..., de rendre sa tête à la sépulture. »

M. X..., partit de là convaincu que le médium était une brave dame un peu toquée et pas un instant il ne songea à la tête de momie.

Cependant, peu après, poursuivant ses études sur le spiritisme, il se rendit chez un autre médium, un homme cette fois, qui le mit en communication avec le monde extérieur. Le médium vit aussi apparaître un homme sans tête et qui demandait qu'on eût pitié de lui.

Rentrant chez lui, M. X... fit part à sa femme de cette bizarre apparition ; sa femme lui dit immédiatement qu'il devait être question de la tête de la momie.

Enfin, préoccupé de cette idée, M. X dé-

cida de renvoyer la tête en Egypte à un de ses amis sûrs, en le priant de la faire ensevelir dans le désert, d'une manière décente.

Par suite d'une erreur commise par la poste, le colis représenté par une boîte en cuivre fut retourné à l'expéditeur, qui se vit obligé ainsi de rentrer en possession de la tête de la momie.

Soudain, tous les malheurs accablèrent M. X... La maladie et la mort l'atteignirent dans ses enfants et sa maison fut incendiée.

La tête de momie, un des seuls objets arrachés au feu, vient de revenir au Caire, entre les mains de l'ami de M. X..., et elle repose maintenant dans le sable du désert.

Le mort sera-t-il enfin apaisé par cette preuve d'obéissance de M. X... à ses demandes réitérées ?

L'histoire peut se discuter ; elle n'en est pas moins très curieuse et nous en garantissons la rigoureuse exactitude.

LA MOMIE DORÉE

FAVORITE D'ANTINOUS

Les tribulations de l'explorateur des nécropoles d'Antinoé. — Une courtisane sacrée. — Comment le spiritisme peut venir en aide, parfois, aux archéologues embarassés.

6, place de Breteuil : un modeste pied-à-terre, au second étage, avec un tout petit cabinet de travail, étroit et nu comme une cellule. Un petit homme sec nous reçoit. Au visage maigre, orné d'une longue barbiche grise ; on dirait un moine de Zurbaran ou quelque ascète de la Thébaïde. Nous sommes chez M. Gayet, l'explorateur d'Antinoé.

M. Gayet ne se décide qu'à grand peine à nous parler de ses dernières fouilles ; il se trouve tenu à une certaine réserve avant d'avoir déposé officiellement le rapport qu'il doit rédiger sur sa mission.

— Pour l'Académie des inscriptions, sans doute ?

M. Gayet bondit :

— Jamais de la vie ! Je n'ai rien à voir avec l'Institut. Ces messieurs m'ont causé le plus grave préjudice. Jaloux de mes découvertes, au lieu de bouder, comme c'était leur droit — ils se sont efforcés en sous-main, de faire avorter mes projets.

Fouilles fructueuses.

Cette année, nos fouilles ont été particulièrement fructueuses. Je rapporte, entre autres raretés, plusieurs momies dorées. Il n'en existe aucune, à ma connaissance, dans les musées d'Europe, ni même au musée du Caire. Le seul exemplaire connu, et qui a figuré à l'Exposition de 1900, est retourné en Egypte et fait partie de je ne sais quelle collection particulière.

— Et votre momie, la « favorite d'Antinoüs » ?

— Ah ! celle-là, je ne devrais rien en dire, car elle est aussi ma « favorite » à moi, et c'est presque trahir mon secret, le profaner, que le livrer à tout venant. Vous la verrez. Elle ne ressemble ni à Thaïs, ni à Leukyonè, ni à Khelmys. Elle a des cheveux très bruns, bouclés et ondulés comme des grappes de raisin noir. Elle a dû être très belle : Il ne faut pas prendre à la lettre ce nom de « favorite », qui évoque des idées de volupté, et qui a, selon moi, plutôt une signification religieuse. Courtisane soit ; mais courtisane sacrée ; de celles qui, à la façon des Bacchantes, bondissaient, échevelées, derrière le char du jeune dieu (l'Antinoüs Egyptien n'est autre que la personnification du Bacchus ancien), symbolisant par leurs attitudes extasiées, leur voluptueuse allégresse, le rajeunissement de la terre, épanouie sous les caresses printanières du dieu de fécondité et de joie...

— Vous savez son nom ?

Où le médium intervient.

— Sans doute. Mais ce ne sont pas les « papyrus — la voie ordinaire » — qui me l'ont appris. Vous seriez bien étonnés si je vous disais comment...

Il y a trois ans — c'était au moment de mes premières découvertes — un M. P... vint me trouver. M. P... est l'élève d'un de nos plus illustres psychistes. Il s'adonne aux sciences occultes et est doué d'une puissance d'évocation extraordinaire. Il lui suffit de tenir en sa possession un objet ayant appartenu à un être, que cet être ait vécu hier ou il ya 3000 ans, pour revivre l'existence de cet être et le voir devant lui, parlant agissant... C'est ainsi que, au moyen d'un miroir magique trouvé dans une tombe, et dont l'usage demeure encore inexpliqué pour la plupart des savants, M. P... me décrivit, point par point, les conjurations mystérieuses des magiciennes antiques. Je l'ai mis à l'épreuve : je lui ai fait tenir un de ces scarabées faux, fabriqués dans les okhels ou hôtelleries, par les fellahs, feignant de lui confier un scarabée ancien, et sans hésitation, il me décrivit l'okhel et la physionomie de l'homme qui, devant moi, avait fabriqué le scarabée. Donc, je lui ai remis tout dernièrement une bague d'or vierge, trouvée dans la tombe de ma favorite. Tenez la voici, un peu cabossée d'avoir séjourné deux mille ans sous la terre. M.

P... souffla dessus légèrement pour en chasser le dernier contact, l'appuya sur son front, en fermant les yeux (c'est sa manière de procéder), et instantanément se mit à évoluer tout haut, dans le décor d'Antinoé (qu'il n'a jamais vu, même en photographie), la procession des Dyonisiasques, l'orgie et la vie intime de la « favorite », piquant, pour se distraire, des colombes au cœur avec la longue aiguille d'or de sa chevelure... Et il m'a dit son nom, un nom charmant : Artemisia. Mais chut! Si ces messieurs de l'Institut...

— Soyez tranquille!

(*L'Initiation*).

UN PHÉNOMÈNE DE TÉLÉPATHIE (1)

Il s'est produit lors de la fin tragique du malheureux lieutenant Gilmann, écrasé entre deux trains, à Argenteuil, le 20 juin dernier.

Il a été raconté à un mien ami, par un camarade du jeune officier :

« Rentré à Courbevoie, je passai, dit-il, le premier, devant la maison de l'infortuné lieutenant. Sa jeune femme, à laquelle personne n'avait encore appris le malheur qui venait de la frapper, était sur le seuil, et paraissait en proie à une nervosité extraordinaire. Emu je passai rapidement, dans la crainte qu'elle ne me parlât ; mais, plus loin, je m'arrêtai et, dissimulé, j'observai.

D'autres camarades passèrent, la nervosité de la jeune femme parut grandir encore. Elle allait et venait, scrutant les ténèbres de la route.

Le colonel parut enfin. Il avait assumé la pénible tâche d'apprendre à la malheureuse la mort de son mari.

Mais il n'eut pas le temps de dire une parole. En proie à une crise d'effroyable désespoir, Mme Gilmann s'était précipitée vers lui et clamait : « N'entrez pas ! Mon mari est mort, je le sais. *A huit heures et demie, j'ai reçu un choc épouvantable, là, dans le dos*. Mon mari a été écrasé par un train, j'en suis sûre ! »

Or, c'était à huit heures et demie exactement que le malheureux officier avait été tamponné,

Ce nouveau cas de télépathie méritait d'être signalé.

(1) *Echo du merveilleux*.

VARIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

Histore de Fantômes, d'une Femme et de Cent Savants, par le Dr Bécour (1)

Notre ami M. O. Courier, le distingué directeur de la *Vie nouvelle*, de Beauvais (Oise), — a obéi à une heureuse inspiration, car il a fait œuvre utile en réunissant, sous forme de brochure de vulgarisation, le remarquable mémoire que le Dr Bécour a publié dans sa Revue, sur un des sujets les plus considérables de l'heure présente :

Histoire de Fantômes !

Il convenait, en effet, tout particulièrement à l'autorité de l'Auteur de ce résumé historique, à sa grande expérience et à son universel savoir, de traiter de la lumière sacrée dont s'éclairent une série de phénomènes récemment renouvelés.

⁂

Oui, des Fantômes ! Il faut bien les appeler par leur nom, ont été vus touchés et photographiés dans des conditions de rigoureuse et exceptionnelle probité scientifique. Leurs gestes ont été contrôlés avec un soin scrupuleux et les comptes rendus des séances publiés sous la responsabilité de savants parmi lesquels, le plus considérable n'est rien moins qu'une des gloires françaises les plus estimées, M. le professeur Ch. Richet, membre de l'Académie de médecine, président de *Société royale des psychiques recherches*, de Londres. M. le professeur Richet, qui succéda en février 1905, comme président de la plus éminente corporation de savant du Royaume-Uni, à M. le professeur Barrett est donc devenu, après avoir été le collègue des W. Crookes, des Frédéric Myers, le continuateur de leurs travaux.

Tous ceux qui, comme nous, ont pu accompagner cet intrépide expérimentateur dans ces recherches savent combien est grande sa probité scientifique. C'est cette caractéristique de sa conscience qui a fait dire de lui à ceux qui le connaissent : « il faut qu'un fait soit vingt fois *vrai* pour que le professeur Richet l'affirme ».

Il s'ensuit donc que le fameux fantôme Bien-Boa, de la villa Carmen, à Alger, n'est pas un mythe, mais une réalité positive : *un fait !* fâcheux pour ses détracteurs ; mais, quels qu'ils soient, ils doivent prendre leur parti de leur désappointement.

Nous ne reviendrons pas sur les détails

(1) in-32, 64 pages *0 fr. 60 franco*.

des séances qui ont été publiées par le professeur Richet et qui rappellent sensiblement les merveilleuses et non moins positives matérialisations de Katie, que sir W. Crookes a obtenues il y a plus de cinquante ans.

Il s'agit donc, si je puis m'exprimer ainsi, des rééditions de ces phénomènes anciens dans des conditions de contrôle tellement rigoureuses que le doute n'est pas possible. Les faits si étranges qu'ils paraissent, observés par le professeur Richet, sont donc aussi positifs que ceux qu'a observés W. Crookes et qui lui ont fait formuler son opinion par cette déclaration : « je ne dis pas que cela est possible ! j'affirme que cela est ! »

La presse quotidienne, se faisant l'écho du récit des faits, saisit le public de la question ; c'est pourquoi, pendant quelques jours, le mot « fantôme » fut dans toutes les bouches, l'objet de toutes les conversations.

Nous avons alors assisté à des manifestations typiques de l'ingéniosité humaine s'efforçant, d'édifier des objections capables de renverser les affirmations savant du professeur. Les débiles et téméraires arguments qui ont été opposés à des faits ne sauraient nous surprendre de la part de la foule dont la mentalité est, par nature, hostile aux nouveautés qui dépasssent les limites de son entendement ; mais nous avons dans cette circonstance constaté que les plus grands ennemis de la lumière de ces phénomènes appartenaient à une catégorie d'hommes qui, dans les conditions normales de leur profession, raisonnent avec un bon sens très apprécié, tandis qu'ils perdent tout équilibre mental dès que les questions psychiques se posent devant eux.

Comment expliquer cette singulière aversion ? Sinon par un juste retour des choses de ce monde qui mêlant l'ironie à la vengeance aurait fait de ces hommes des inconscients d'une catégorie spéciale ! Voyez-vous ces esprits « forts » devenus de vulgaires « possédés » ! N'est-il pas à craindre, en effet, que le caractère impulsif de leurs invraisemblables objections, ne nous montre en eux des hommes hantés par des esprits systématiquement hostiles à la lumière, tels quelques « bonnets carrés », vieux docteurs en Sorbonne qui ont fait autrefois brûler ou écarteler en Place de Grève des malheureux qu'il sont « qualifiés » sorciers ou sorcières, et aussi nombre de hardis pionniers de la liberté de penser, comme Etienne Dolet...

Et, si vous interrogez ces hommes extraodinaires, il vous répondent :

— Non, ces faits ne sont pas possibles ; je les verrais que je n'y croirais pas.

Si vous leur demandez s'ils ont étudié ces phénomènes qu'ils nient avec tant de facilité ils vous disent :

Je ne les ai pas étudié, il est vrai ; mais je n'ai pas besoin de les étudier pour savoir qu'ils ne sont pas possibles.

En somme, tous ces antagonistes, à quelque classe intellectuelle ou sociale qu'ils appartiennent, font preuve de plus ou moins d'orgueil, mais incontestablement d'une égale ignorance.— Plaignons-les

*
* *

Le Dr Bécour a profité de l'attention générale des esprits pour semer à pleines mains des trésors de faits positifs, de vérités essentielles qui révolutionnent à l'heure présente le monde intellectuel et le monde moral. Estimant avec juste raison que l'humanité doit profiter des enseignements que la nature lui révèle, il a rappelé les faits qui depuis plus de cinquante années imposent à notre entendement des déductions indispensables à une orientation nouvelle.

Il est manifeste que depuis un demi siècle des événements ont considérablement modifié la mentalité humaine qui justifient la loi : *rien ne se perd*, *tout se transforme*.

L'homme est entraîné par son activité intellectuelle vers la recherche de l'inconnu, et son champ d'exploration s'agrandit chaque jour, en même temps que s'augmente la somme de ses connaissances. Les merveilleuses découvertes scientifiques de ces dernières années appliquées à la vie sociale ont un caractère tellement subtil que l'homme semble avoir étendu son empire aussi bien sur l'intelligence qui anime la matière que sur la matière elle-même.

Le *Mens agitat molem*, plus que jamais captive son attention et lui donne l'intuition que des forces prodigieuses et secrètes l'entourent et n'attendent que son désir et sa bonne volonté pour se révéler à lui.

C'est pour obéir à la perception de ces merveilles que le Dr Bécour a voulu inspirer au public le désir et la sagesse nécessaires à leur pénétration.

L'auteur s'étend avec une complaisance des plus louables sur les expériences faites par de nombreux savants avec un médium *Eusapia Paladino*, dont les phénomènes ont rempli le monde ; et les plus grands savants de l'Europe ont tenu à s'assurer par eux-mêmes de l'authenticité des prodige obtenus cette femme, contrairement aux lois physiques et même métaphysiques connues.

Parmi ces nombreux témoignages, qu'il

me soit permis de citer ces paroles de l'éminent professeur Lodge :

« Il n'y a plus de place dans mon esprit pour le doute.

« Toute personne sans préjugés, ayant vu ces expériences, serait forcée de convenir que des choses réputées impossibles ont eu lieu réellement.

« J'ai concentré toute mon attention sur une chose simple, définie : déplacement d'un objet libre de tout contact, dans une lumière suffisante, j'ai été témoin de cela plusieurs fois; le fait étant prouvé par la vue, l'ouïe, le toucher et par la position changée de l'objet, je voudrais voir ces vérités confiées à l'aile protectrice de la science ».

A côté de ces observations, le Dr Bécour rappelle la variété des phénomènes psychiques, et le lecteur sera intéressé par leur nomenclature.

L'admirable médium qu'était Home n'est pas oublié dans ce mémoire. Quelques-unes, des lévitations de son corps en pleine lumière sont mentionnées.

Les conseils sont également prodigués : ici c'est l'avis du professeur Lodge concernant l'introduction des étrangers dans les séances : « plusieurs belles séances ont été perdues par les évidentes et futiles tentatives de tromperies des étrangers qui sollicitent des invitations ».

Et cet autre : « La puissance d'attraction des bons esprits gît dans la puissance morale du groupe ».

Enfin, le Dr Bécour n'oublie pas le côté pratique que nous offrent les enseignements philosophiques du psychisme et les bienfaits qui en découlent pour l'homme et pour la collectivité : les luttes s'apaisent, les haines s'éteignent, la solidarité grandit et l'amour fraternel pénètre tous les cœurs.

C'est dans cette disposition que nous adressons à l'auteur nos remerciements et que notre infime concours est venu se joindre à ses efforts pour l'œuvre de la régénération nécessaire de l'humanité.

Beaudelot.

LA PSYCHOMÉTRIE A TRAVERS LA PRESSE

Un individu doué d'une voyance spéciale se promenait un jour dans une campagne absolument déserte et où il n'était jamais venu. Arrivé au bord d'une prairie, il s'arrêta et dit à son compagnon : « Il y avait ici une usine... et là où nous sommes, une cuve de goudron où fut brûlé accidentellement un ouvrier. » Et il en dit le nom. Les gens du pays, interrogés, n'avaient jamais connu d'usine en cet endroit. On fit des recherches aux archives de la ville voisine et l'on apprit qu'en effet, deux cents ans auparavant, une usine s'élevait à cet endroit et qu'un ouvrier du nom indiqué y était mort dans les conditions rapportées.

(*L'Intransigeant*) X. Pelletier

***

Un magistrat voyageait dans les Alpes. Obligé au cours d'une excursion de passer la nuit dans une auberge isolée, il rêve que l'hôtelier et sa femme tuaient nn touriste, et après l'avoir volé, cachaient le corps au fond d'une fosse à fumier. Très nettement, il voyait s'accomplir le crime, il distinguait le visage, les vêtements du mort.

Péniblement impressionné, il quitta l'auberge et quelques mois après, il n'y pensait plus, lorsqu'il fut nommé juge d'instruction dans le pays même où il avait passé l'été précédent. Une des premières affaires dont il eut à s'occuper, fut la disparition d'un voyageur qui, entré la nuit dans une hôtellerie de la région, n'avait pas reparu. L'hôtelier et sa femme avaient été arrêtés, mais niaient et aucune preuve matérielle n'avait pu être relevée contre eux. Ils comparurent devant le juge d'instruction qui les reconnut et se souvint de son rêve. Nettement alors, aux prévenus, il retraça le crime commis *après son passage dans leur auberge*, et désigna l'endroit où le passant avait été enfoui. On l'y retrouva, en effet, et les accusés avouèrent...

(*L'Echo du Merveilleux*) X. Pelletier

***

En 1872, M. Denton, étant professeur de géologie américain, mit dans les mains de son fils (âgé de 12 ans) un débris de ciment venant de la maison de Salluste à Pompéi. Les descriptions de cet enfant furent d'autant plus surprenantes qu'il ne connaissait Pompéi ni par lecture ni autrement ; et pourtant ce qu'il a dit de ses habitants, de ses magasins, de ses fêtes, de la vie journalière, du théâtre, etc., tout a été reconnu plus tard comme exact.

Une autre fois, l'expérience porta sur un fossile de l'île de Cuba. On le plaça sur le front de Mme Denton, qui décrivit très exactement où avait été trouvé le fossile, ce qu'il était (de quelle époque), ce qui l'entourait, la partie de l'île où on l'avait pris etc. M. Denton ne savait rien de ce fossile qui lui avait été donné comme venant de Calabayal. ce qui indiquait une ville hispano-américaine, mais non une ville plutôt de Cuba que d'ailleurs.

M. Denton, en écrivant à des amis après l'expérience obtint des renseignements

concordant absolument avec les descriptions de sa femme.

Une autre fois encore, au milieu des deux cents spécimens de toutes sortes *enveloppés dans du papier*, M. Denton en prit un au hasard et le mit sur le front de sa femme, sans savoir lui-même ce que c'était. Plus tard, en ouvrant le papier M. Denton lut sur le spécimen : *Mosaïque moderne, Rome.* La description de Mme Denton avait porté sur le temple où se trouvait cette mosaïque. Elle reconnut que ce n'etait pas de la peinture, mais des couleurs imprimées dans les matériaux.

(*Le Messager, emprunté au Psychisme expérimental de M.* Erny.)

*
* *

Au contact d'un paquet qu'on lui remit, la dame psychomètre dit être transportée il y a des milliers d'années sur les bords du Nil. Elle décrivit des bandes d'Egyptiens s'inclinant devant *une haute et longue pierre dont la pointe était dirigée vers les cieux.*

Pendant trois quarts d'heure, elle parla de différentes époques jusqu'à l'année présente, ou d'autres nations s'étaient jointe aux Egyptiens pour enlever de terre la haute pierre, à la base de laquelle se trouvaient diverses médailles pareilles à *celle qui était dans le paquet.* La dame dit ensuite que cette pierre avait été transportée hors d'Egypte, et qu'elle était actuellement dans un dock.

« Le Monsieur apprit alors aux personnes présentes que le paquet contenait une médaille, — qu'il montra, — et qui avait été trouvée avec plusieurs autres en Egypte, sous *l'aiguille de Cléopâtre*, que le gouvernement des Etats-Unis venait d'acheter. Cette aiguille se trouvait en ce moment dans un dock à New-York

(*Le Messager*). Mme Hardinge-Britten.

ÉCHOS

Le Spiritualisme et le Protestantisme.

La *Wesminster Gazette,* dit que l'archidiacre Colley, recteur de Stockhom, Warwickshire, qui ne fut pas autorisé à donner lecture d'un article sur le Spiritisme qu'il avait préparé pour le Congrès de l'Eglise anglicane, qui s'est tenu récemment à Weymouth, engagea une salle dans la ville, et y lut publiquement son discours en présence d'un nombreux auditoire. L'archidiacre y relata beaucoup de remarquables manifestations spirites, dont il fut témoin il y a une trentaine d'années et d'autres plus récents. Il n'hésita pas à se proclamer partisan du Spiritisme, et estime que tous les clergymen devraient prendre à cœur cette doctrine comme faisant partie de leurs études théologiques et la traiter d'une manière scientifique.

*
* *

Le Culte des Morts au Japon.

Les journaux ont rapporté la nouvelle de la visite du Mikado aux Temples d'Isé pour aller apprendre aux ancêtres japonais la conclusion de la Paix.

Nous pouvons croire que ces Esprits étaient déjà au courant de ce qui s'était passé ; mais cette annonce dans la *Gazette officielle* de Tokio est une preuve de plus de la croyance qui prévaut au Japon que les Esprits des décédés surveillent et peuvent influencer les événements de ce monde.

Le traité de paix est accompagné d'un rescrit du Mikado, où il est dit entre autres :

« Ayant ainsi obtenu la paix et la gloire, nous sommes heureux d'invoquer la bénédiction des Esprits de nos ancêtres et d'être en mesure de léguer le fruit de ces hauts faits à notre postérité.

» Notre plus ardent désir est de partager la gloire avec notre peuple et de jouir pendant longtemps des bienfaits de la paix avec toutes les nations. La Russie est de nouveau l'amie du Japon et nous désirons sincèrement que les relations de bon voisinage, maintenant rétablies, deviennent intimes et cordiales. »

*
* *

Une nouvelle Société Spirite.

Le secrétaire d'une nouvelle société spirite formée récemment à Corfou, nous prie d'insérer à titre d'information la délibération suivante :

Délibération. — La « Société Spirite de Corfou » dans sa première séance solennelle, envoie à ses frères du Monde entier le salut de l'Amour et de la Paix.

Cette société, la première fondée dans la

Table des Sommaires

Le Directeur-Gérant : A.-M. BEAUDELOT.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer.

DORBON AINÉ

53 *ter*, Quai des Grands-Augustins, PARIS
Téléphone : 819-13

Achat, Vente et Echanges de Livres
Anciens et Modernes, de tous Genres

OCCULTISME

Catalogue (64 p.) de Livres et de Manuscrits
RELATIFS AUX SCIENCES OCCULTES

Tous les Maîtres Anciens et Modernes :

Magie, sorcellerie, démonologie, astrologie, alchimie, hermétisme, kabbale, hypnotisme, magnétisme, spiritisme, sciences divinatoires, grimoires, théosophie, mysticisme.

Catalogues Mensuels envoyés franco sur demande.

LA LIBRAIRIE DU PROGRÈS

3, rue des Grands-Augustins

Publie une nouvelle édition, revue et augmentée du **Dictionnaire La Chatre**. Ce dictionnaire est le plus progressif, le plus complet de tous les dictionnaires parus jusqu'à ce jour. Il résume sous une forme précise et accessible à tous l'ensemble des connaissances humaines à notre époque. Conçu dans les idées les plus larges, il s'applique à propager les sentiments d'indépendance et de dignité seuls susceptibles de relever le niveau moral de l'humanité.

Chaque volume sera composé de 150 livraisons environ, imprimé sur magnifique papier glacé et satiné.

L'ouvrage complet, en 3 volumes grand in-4°, à trois colonnes, illustrées de plus de 2,000 sujets gravés sur bois intercalés dans le texte, coûtera environ 65 francs, le meilleur marché de tous les grands lexiques.

Prix : **60** centimes la série de 4 livraisons.
Abonnements par 10 séries : **6** francs.

En vente chez tous les Libraires.

EAU DE TOILETTE SALOMON

Pour l'entretien du visage

Produit inoffensif, incolore, aliment de la peau, s'emploie contre les taches de rousseur, les dartres, les boutons, les rides.

5 fr. le flacon de **45** grammes

EAU DE TOILETTE SALOMON

Pour l'entretien de la chevelure

Aliment du bulbe capillaire ; incolore, inodore ; inoffensive tant pour la couleur que pour la consistance du cheveu. Arrête la chute, fait repousser les cheveux

5 fr. le flacon de **45** grammes.

S'adresser à Mme Perret-Gentil, 14, rue Girardon, Paris

PHOTOGRAPHIE D'ART

ALBERT LEMAIRE

Artiste-Peintre — Professeur et Photographe
41 et 43, rue du Bac, 41 et 43.

Nos Lecteurs trouveront dans cette honorable Maison le meilleur accueil, les Conditions les plus avantageuses et les Travaux les plus soignés.

LA CURE DE RAISINS

EN TOUTE SAISON

Par le Ferment pur de raisins

TRAITEMENT ET GUÉRISON du **Manque d'appétit**, de la **Dyspepsie**, de l'**Anémie**, de la **Furonculose**, des **Boutons, Rougeurs de la peau, Eczéma, Psoriasis, Diabète, Rhumatisme** etc.

Ce ferment est très bon à boire, ayant un excellent goût de vin nouveau. Les enfants, mêmes, le prennent volontiers.

S'adresser, soit aux pharmaciens, soit directement au Laboratoire **JACQUEMIN**, qui fait l'envoi franco contre mandat-poste.

Une brochure explicative, contenant d'intéressantes observations faites par les médecins, est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande à **G. JACQUEMIN, à l'Institut de RECHERCHES SCIENTIFIQUES de MALZEVILLE**, près Nancy (Meurthe et Moselle).



VIN ÉCALLE

TONIQUE ET RECONSTITUANT
à la KOLA et à la COCA

C'est l'action combinée de ces deux produits que nous recommandons sous le nom de **VIN ÉCALLE**, le régénérateur et l'antidéperditeur le plus puissant parmi les toniques et les reconstituants.

Les principes réunis de la noix de Kola et de la feuille de Coca unis à l'action du vin tannique, déjà par lui-même des plus fortifiants, font de cette préparation, le **plus efficace**, le **plus agréable** et le **moins irritant des toniques** et **des stimulants**.

Expérimenté dans les hôpitaux, recommandé par un grand nombre de Médecins, le **VIN ÉCALLE** est toujours prescrit avec succès.

Il se recommande dans l'**anémie**, la **chlorose**, les **affections de la poitrine et des bronches**, les **convalescences longues et difficiles**, la **grossesse**, les **suites de couches**, la **débilité générale**, les **troubles digestifs**, les **maladies du cœur** et surtout celles du **système nerveux**, le **surmenage civil et intellectuel**.

DOSE : Un verre à madère avant ou après les deux principaux repas, pur ou additionné d'eau.

Pour les enfants, un verre à liqueur suffit.

Détacher ce BON à prix réduit pour nos lecteurs

et demander au DÉPOT GENERAL	Un flacon... **4 fr.**	les 6 flacons. **22 fr.**
25, rue du Bac, Paris	France, franco. **4.50**	France, franco **24 fr.**